La Porte des Temps

La saga d'Aila

Tome V

Catherine Boullery

UPblisher

Les Portes du Temps
Catherine Boullery

La saga d'Aila :

Tome I Aila et la Magie des Fées (février 2012)

Tome II La Tribu Libre (décembre 2012)

Tome III L'Oracle de Tennesse (décembre 2013)

Tome IV La Dame Blanche (décembre 2014)

Tome V Les Portes du Temps (avril 2016)

UPblisher.com

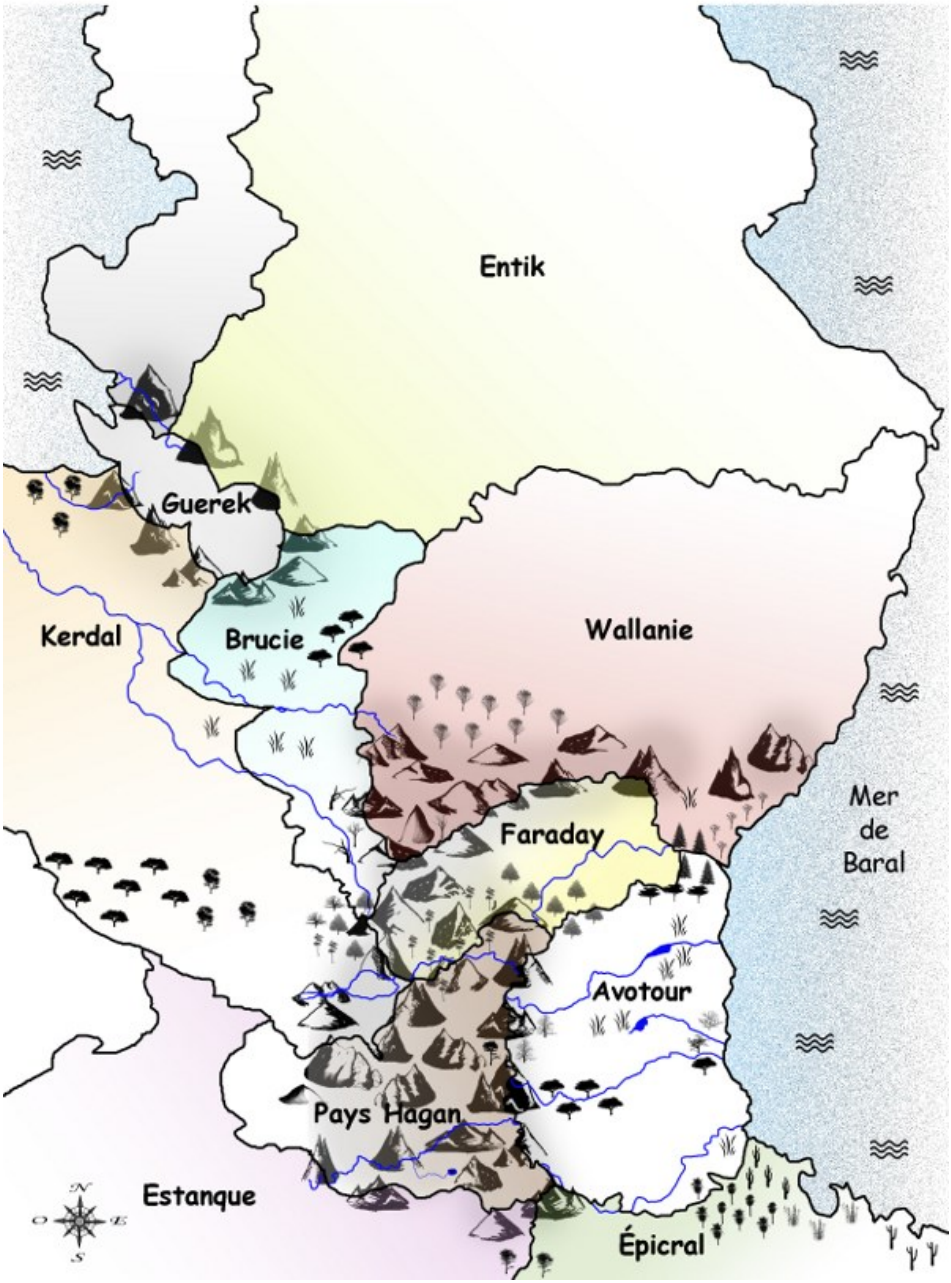
photo Gerd Altmann (couverture)

À mes compagnons de route,
parce qu'une belle aventure ne vaut la peine d'être vécue
que lorsqu'elle s'accompagne de partage et d'amour.

À Martine,
pour ses conseils avisés et son indéfectible soutien.

À Natacha Thelier et au personnel de l'hôpital Foch de Suresnes,
pour leur compétence et leur bienveillance. Merci !

La carte de la Porte des Temps



Chapitre 1

« Le temps presse… » Voilà ce que pensait celle qui s'était proclamée la grande prêtresse Ozyrile depuis de nombreuses années, une femme approchant la quarantaine, que l'âge avait à peine effleurée, excepté l'esquisse de quelques rides et de rares fils clairs dans sa chevelure. Ses traits réguliers, son nez droit, sa bouche légèrement étroite formaient un ensemble séduisant qui aurait éveillé l'intérêt si elle n'avait choisi de se grimer aux yeux de ses visiteurs. En effet, chacun d'entre eux devait ignorer l'identité réelle de celle que cachait ce titre emblématique, d'autant plus qu'elle préférait susciter le respect, voire la crainte, plutôt que l'attrait. Dans ce but, elle arborait une perruque hirsute dans laquelle s'entremêlaient des mèches blanches et noires, et son visage, outrageusement maquillé de fards aux teintes similaires, offrait l'apparence effrayante d'un masque mortuaire. Ceux qui pénétraient dans son antre ne pouvaient s'empêcher de frémir face à elle, le ventre noué par la peur. Aujourd'hui, sa réputation dépassait largement les frontières de son pays et son nom, comme un secret tout à la fois obscur et précieux, ne se transmettait plus que de bouche à oreille lors de murmures furtifs. Certains monnayaient à prix d'or une entrevue avec elle, car elle était « L'annonciatrice », celle qui décrivait l'avenir avec une précision aussi parfaite qu'implacable. Devant elle, ils tremblaient d'avance de perdre leur santé, leur fortune, leur amour, leur famille, tandis que, de sa voix incisive, légèrement cruelle, elle traçait sans détour leur incontournable destin, détaillant les épreuves qu'ils traverseraient, se délectant particulièrement de leur caractère sombre et tragique. Une fois à sa merci, ils

ne songeaient plus qu'à lui offrir toutes leurs richesses pour dévier leur vie de son cours funeste. Ensuite, monnayer ses services ou vendre potions et onguents devenait un jeu d'enfant. De quoi se réjouir par avance de ces espèces sonnantes et trébuchantes qui rempliraient son escarcelle un peu plus. Non pas que celles-ci lui fussent nécessaires. Cependant, elles lui permettaient de mesurer son ascendant sur les hommes, si crédules, si malléables, si bêtes… De plus, avantage fort appréciable, l'argent pouvait tout acheter… Ces agréables pensées déclenchèrent son rire, légèrement grinçant, à l'image de son personnage. Si seulement les gens avaient simplement effleuré ses pouvoirs réels, bien au-delà de ceux qu'elle exploitait pour eux, ils auraient carrément blêmi avant de s'enfuir. Tout du moins ceux que leurs jambes auraient encore portés. Néanmoins, la nature de certains mystères se révélait si dangereuse qu'elle devait rester ignorée de tous. Dommage… Générer toujours plus de crainte et développer son emprise sur ces benêts ne lui auraient pas déplu.

Ozyrile noya son regard dans le brouillard des gouttes d'eau qui surmontait la grande marmite au contenu bouillonnant. Un sentiment de tristesse qu'elle ne sut réfréner envahit son cœur. Chaque fois qu'elle semblait enfin atteindre son objectif, un obstacle imprévu s'interposait, reculant impitoyablement les échéances qu'elle s'était fixées… Fulminant intérieurement, son impatience redoublant chaque jour un peu plus, elle maudit ces ultimes contretemps. D'un mouvement rapide, elle s'écarta du chaudron et de ses brumes pour consulter un vieux livre dont les pages écornées et vagabondes fuyaient la reliure. Suivant de son doigt chaque ligne écrite dans une langue étrange, elle traduisit progressivement les conseils nécessaires à l'élaboration d'un élixir qu'elle vendrait à prix

d'or. Pourtant concentrée sur la façon d'interpréter le sens des mots, elle leva son regard qui dépassa la table pour se poser sur deux imposants pavés ténébreux, des jumeaux de forme parallélépipédique irréprochable. Son esprit s'égara une nouvelle fois. Marin, son homme à tout faire avait entrepris un long voyage vers le nord, jusqu'aux pieds des montagnes de feu endormies pour tomber sur une veine de cette roche sombre et scintillante, suffisamment riche pour être exploitée. Soumis à des consignes précises et sous la surveillance constante de son bras droit, un artisan local avait taillé les pierres qui avaient été ensuite rapatriées chez elle, lentement, très lentement, en raison de leur masse élevée. À présent, toutes les deux constituaient un de ses plus grands trésors, deux joyaux d'origine volcanique d'une noirceur absolue qui miroitaient pourtant sous les flammes de l'âtre. Quelle incomparable beauté ! Sur leurs surfaces polies, pas le moindre défaut ; ni fêlure, ni rayure, ni même la plus petite inclusion qui auraient dénaturé leur perfection. En un mot, elles s'avéraient idéales.

Pendant les longs mois de la quête du jeune homme, elle-même avait parcouru les contrées environnantes à la recherche de nouveaux écrits traitant des connaissances qui lui manquaient encore. La chance ou peut-être un signe du destin l'avait amenée à tomber sur cet ouvrage pouilleux dont l'apparence démentait la richesse intérieure. Son ancienne propriétaire, une vieille femme insignifiante, avait accueilli chez elle, en toute naïveté, la dame qui avait frappé à sa porte. Elle lui avait montré sans méfiance ses maigres possessions, dont ce livre, livre dont elle ne se serait séparée pour rien au monde, lui avait-elle affirmé. Pour rien au monde ? Vraiment… Pas même la vie ? Finalement, si cette personne avait prévu le sort qu'Ozyrile lui réservait, probablement aurait-elle renoncé à son trésor sans regret, mais elle l'ignorait. La prêtresse voulait l'ouvrage, elle s'en

empara sans verser la moindre goutte de sang. Naturellement… Sa préférence l'avait toujours portée vers les poisons. Fascinée depuis son enfance par les plantes et leurs influences sur le corps humain, elle était passée maître dans l'art d'en concocter de subtils aux actions fulgurantes et indécelables. Comment cette pauvre ignare aurait-elle pu deviner que sa charmante invitée, si agréable et pétillante, cachait un être que la morale et les remords avaient déserté depuis tant de temps qu'elle en avait oublié les effets ? Le regard fixé sur sa victime, un sourire satisfait sur les lèvres, la prêtresse avait savouré la paralysie progressive de son hôtesse ; une fois le cœur atteint, un ultime battement, et, alors que ses yeux reflétaient sa totale incompréhension, la mort avait emporté celle-ci, révélant dans son dernier souffle la présence d'un pouvoir résiduel qui s'était éteint avec elle…

À nouveau, Ozyrile soupira, longuement cette fois. Comment et pourquoi la magie avait-elle pu disparaître ainsi ? Une vingtaine d'années auparavant, cette fascinante entité qui s'étiolait de plus en plus s'était soudainement réveillée, bousculant sa vie et sa conception du monde. Depuis l'enfance, ce petit quelque chose qu'elle possédait de plus que les autres et dont la nature lui avait toujours échappé avait enfin pris un sens ; parallèlement, elle avait senti s'éveiller une incroyable énergie intérieure rehaussée par une redoutable force. Malheureusement, les extraordinaires aptitudes qu'elle avait développées avaient vacillé environ deux à trois ans plus tard, abandonnant de nouveau les hommes à un sort aussi triste que terne. Dès lors, seuls avaient persisté, et ce, de façon aléatoire, quelques dons altérés et insipides, les bribes d'une puissance révolue qui l'amenaient à frémir de dégoût et de colère. Pourtant, au milieu de cette hécatombe, sa profonde détermination lui avait permis de résister. Bien sûr, elle avait rivalisé d'efforts

pour renouveler son approche ; en somme, appréhender la magie autrement. Ozyrile, étrangement, paraissait être l'unique personne à avoir compris que cette entité ne s'était pas éteinte, et que, pour renouer le contact avec elle, il suffisait de modifier son regard. Aucune de ses capacités n'avait été amoindrie lors de cet indispensable transfert. Bien au contraire, sa perspicacité et sa perception avaient profité de cette évolution nécessaire pour décupler. Devenue suffisamment sûre d'elle, elle avait choisi de s'enfoncer dans un savoir toujours plus sombre soutenu par une maîtrise croissante. Une analyse objective du passé lui rappela, cependant, qu'après la disparition de la magie sous sa forme habituelle le moindre de ses progrès avait représenté un défi quotidien. Refusant de renoncer à l'essence même de sa vie, à son univers intérieur et à sa puissance silencieuse, elle avait concentré toute son énergie pour tenter de la raviver. Envoyant son esprit dans toutes les directions, vers le ciel, les étoiles, le sol, la mer, le centre de la Terre, elle avait patienté jusqu'à ce qu'enfin une vibration infime lui répondît. Lui avait succédé un laborieux travail de décryptage des nouvelles facettes de cette entité. Confrontée à sa dimension inédite, la prêtresse avait multiplié les stratégies, dont l'usage de la séduction ; comme un cheval sauvage, la magie, rebelle, aimait à être domptée, sans vous faciliter pour autant la tâche pour y parvenir… Ainsi, chaque échec encaissé avait donné à Ozyrile l'occasion de rebondir avec un regard toujours plus ouvert à la différence, sa volonté ne faiblissant jamais. Si elle savait employer son intelligence aussi intuitive que supérieure, aujourd'hui, ses immenses connaissances se heurtaient à une limite qu'elle n'arrivait pas à surmonter et qui contredisait à elle seule le caractère extraordinaire de ses pouvoirs. Son ultime espoir vacillait ; le simple fait d'y songer lui apparaissait intolérable, car elle devait réparer les torts subis par l'être le

plus important de son existence. Pour ce dernier, elle était prête à tout, à mentir, à tricher, à voler et à tuer. Détenir ce livre n'avait constitué qu'un obstacle mineur à lever sur son chemin. Elle avait appris à ignorer les vicissitudes de ses jours, à repousser les remords, à justifier ses actes les plus barbares. Quelques méfaits qu'elle eût commis, elle n'en regrettait aucun et n'hésiterait pas à recommencer si nécessaire. De fait, se débarrasser de tous ceux qui se dressaient sur sa route était devenu comme une habitude sans importance. Elle n'avait pas le choix ! Un large sourire réjoui s'afficha sur son visage. Elle adorait tant cette sensation grisante de tenir le monde entre ses mains, de se jouer des vies dans un claquement de doigts, de dominer ces personnages sans envergure… Son emprise sur eux représentait une juste revanche que son destin lui avait offerte pour remplacer l'avenir qui lui avait été volé. Elle serra les dents, puis ses yeux se voilèrent légèrement quand ses pensées s'attardèrent sur Marin dont elle attendait le retour. Finalement, elle se débarrasserait bien aussi de lui. En effet, depuis quelque temps, il semblait empiéter sur son terrain d'une manière tout à fait inacceptable. Jusqu'à présent, l'homme avait agi avec assez de finesse et de discrétion pour qu'elle décidât de le maintenir à ses côtés encore un peu. En général, la durée de vie de ses assistants n'excédait jamais une année, cependant, son dernier bras droit possédait un indéniable avantage sur ses prédécesseurs. Sa jeunesse, sa beauté et sa peau ferme contre la sienne lui apportaient un réconfort et une fièvre intérieure dont elle appréciait les instants. Alors qu'elle avait repoussé tous les prétendants depuis son adolescence avec une facilité déconcertante, Marin avait ouvert un chemin vers son corps, réveillant chez elle un désir physique dont elle ignorait l'existence. Elle se rappelait le trouble qu'avaient fait naître son regard intense fixé sur elle et la

lueur admirative qu'elle y avait décelée, son frémissement sous sa paume masculine la première fois que celle-ci s'était posée sur elle, l'émotion générée par son souffle sur son cou… Elle frissonna aux souvenirs des premières caresses de sa main, de son émoi profond quand ces dernières étaient devenues plus intimes. Elle avait découvert qu'elle adorait être aimée par lui et, rien que pour cette raison, elle lui avait octroyé un sursis qui durerait jusqu'au moment où elle se lasserait. Peut-être plus rapidement que prévu si la duplicité qu'elle redoutait se vérifiait… En effet, sans en avoir l'air, lorsqu'il ne se croyait pas observé, il se rapprochait de ses grimoires et ses yeux indiscrets traînaient plus longtemps qu'ils n'auraient dû sur leurs pages bien trop précieuses pour être partagées avec quiconque, et avec lui en particulier. Sa curiosité sur des sujets qui ne lui étaient pas destinés le propulsait au rang d'ennemi potentiel dont elle devrait se méfier. D'ailleurs, pourquoi s'intéressait-il tant à un savoir qu'il ne pourrait utiliser puisqu'aucun pouvoir n'émanait de lui ? Il ne semblait rien de plus que ce qu'il paraissait et, pourtant, de temps à autre, elle frissonnait légèrement en sa présence pour une autre raison que le désir, pressentant un danger que rien de concret ne venait soutenir. Parfois, lorsqu'il apparaissait plongé dans ses pensées à l'écart des regards, elle distinguait, dans le vert sombre de ses prunelles, un éclat particulier, mélange de convoitise et de perfidie. Fugitive, l'étincelle traîtresse disparaissait, l'abandonnant dans l'incertitude de l'avoir réellement aperçue. Si seulement elle avait compris la cause de son inquiétude diffuse. Si seulement l'impact puissant des charmes de l'homme n'avait pas occulté son discernement…

De nouveau concentrée, Ozyrile reprit sa lecture. Ses yeux suivirent chaque ligne de la page, puis, parvenue au dernier mot, l'esprit de la prêtresse vagabonda encore. Ah

oui, le placement des joyaux noirs… L'endroit pour ériger la porte avait constitué un véritable défi doublé d'une quête longue et ardue. Elle avait sillonné la région et les contrées voisines, questionné la population, étudié dix fois les rares livres susceptibles de lui donner la moindre indication, avant de tomber sur l'information cruciale qui avait résolu toutes ses interrogations. Quelle idée d'avoir parcouru autant de chemin pour finalement localiser le lieu idéal à quelques pas de chez elle ! Une fois le seuil de sa maison franchi, un pic rocheux à contourner, une quinzaine de minutes de marche pour parvenir devant un entrelacs de buissons épineux que rien ne différenciait de tous ceux qui l'entouraient, à une exception près. Derrière lui naissait un étroit et sombre goulet qui rejoignait une grotte dont le secret devait être à tout prix préservé. D'ailleurs, le berger qui l'avait évoquée n'aurait plus jamais la langue trop longue à son sujet. Lui non plus n'avait pas résisté à ses charmes violents et mortels. Quel incroyable hasard d'être tombée sur le seul personnage, encore en vie à l'époque, susceptible de la renseigner ! Indubitablement, soutenue par une telle chance, elle devait réussir ! Dans cette cavité mystérieuse se dressait une paroi parfaitement plane et lisse, comme polie par le grain le plus fin qui fût, une ancienne porte oubliée de tous, assurément. Cependant, et ce fait demeurait un de ses plus incontournables obstacles, ouvrir un accès aussi inhabituel nécessitait une clé très spéciale. Or, la prêtresse ne disposait pas de celle-ci. En fait, le problème était plus complexe qu'il n'y paraissait, parce que nul écrit ne la décrivait et Ozyrile ne possédait pas la moindre idée de l'aspect que celle-ci pouvait revêtir ; ceci n'étant que le premier des points qu'elle devait encore résoudre. En effet, une fois l'objet trouvé, comment l'utiliserait-elle pour franchir la porte et revenir exactement au moment souhaité ? Si ses lectures lui avaient apporté quelques éléments intéressants à ce sujet, le passage de la

théorie à la pratique lui apparaissait toujours hasardeux. Une erreur de sa part, une mauvaise interprétation, et Ozyrile disparaîtrait définitivement de la surface de la Terre… Une telle conclusion à sa quête était tout sauf envisageable !

Ses doigts fins tapotèrent le livre. Comment et où pourrait-elle découvrir ces ultimes informations indispensables ? Un Oracle… Oui, inéluctablement… Sa dernière chance ne pouvait résider que dans les connaissances accumulées par une relique aussi ancienne que les portes. Depuis longtemps, Ozyrile préparait le terrain, attendant le moment propice pour lancer son attaque. Soudain, alors que ses pensées s'emballaient, elle se rendit compte qu'elle n'avait que trop tardé, s'éparpillant dans la recherche en parallèle de solutions qui, finalement, ne l'avaient menée nulle part ; les heures perdues ne se rattrapaient jamais. À présent, elle devait repasser à l'action. Refermant d'un geste nerveux son grimoire, elle se précipita vers un second qu'elle ouvrit et feuilleta à toute vitesse. Arcane, Fulgritte… Voilà, ici, Tennesse… le dernier Oracle à avoir fait parler de lui avant de disparaître aux yeux du monde, un joyau bleu à l'éclat étincelant qui se transmettait en pays Hagan, de femme en femme, de peau en peau, étrange d'ailleurs que sa trace se fût effacée en Wallanie… En plus d'être cachés dans des lieux inaccessibles, ces objets, à l'instar de la magie, présentaient la fâcheuse manie de se montrer rétifs à toute tentative de manipulation. Malheureusement, si le livre relatait son histoire passée, il n'abordait pas la plus récente… Le peu dont elle disposait lui suffirait-il pour mettre la main dessus ? De toute façon, elle devait y croire, elle n'était pas allée aussi loin pour renoncer. Selon les informations recueillies, sa dernière manifestation remontait aux grandes batailles contre Césarus. Rien qu'à

l'évocation du nom de cet empereur maudit, ses yeux s'étrécirent de haine. Dommage que cet homme fût mort, sinon elle aurait pris un indicible plaisir à lui rendre coup pour coup. Si la torture demeurait inconnue à cet odieux tyran, elle lui en aurait appris chaque détour. Rien que pour lui, elle aurait rivalisé d'inventivité, testé de nouveaux poisons qui, tout en conservant sa conscience intacte, auraient mutilé son corps de façon très progressive. Chaque instant passé aurait amené ce monstre à subir d'inédites dégradations. Par exemple, il aurait regardé sa peau se boursoufler, suinter de liquides purulents et écœurants, tandis que chacun de ses organes aurait graduellement perdu leur fonction. Il aurait pourri sur pied, saignant par tous ses orifices, se vidant dans une interminable agonie, terriblement douloureuse. Malheureusement, il ne devait plus être de ce monde puisque ses nuisances avaient brusquement cessé. Cependant, personne n'avait jamais témoigné de sa mort. Une nouvelle fois, elle s'égarait. Trop de choses tournaient dans sa tête…

Tant d'énergie avait été déployée pour identifier le dernier réceptacle de cet Oracle. Naturellement, car sa renommée avait largement dépassé les frontières de la Wallanie au point de franchir celles de son pays, Le Gerek, le nom de la Dame Blanche était arrivé jusqu'à elle. Si celui-ci n'offrait pas la moindre originalité, puisqu'il n'était que l'homonyme de celui d'une légende épicréenne, la personne, elle, méritait tout son intérêt. Décrite comme une femme lumineuse, aux yeux étincelants et à la longue chevelure blanche, les récits les plus extraordinaires couraient à propos de ses prodigieux pouvoirs. Un simple geste mental lui permettait de se déplacer d'un lieu à un autre, et même d'emmener les gens. Elle contrôlait les esprits des hommes comme ceux des animaux et possédait l'incroyable aptitude d'augmenter sa puissance en unissant les êtres autour d'elle.

Finalement, autant d'histoires folles pour alimenter une nouvelle légende et, cependant, parmi tous ces contes plus ou moins folkloriques, trois points ne pouvaient être démentis : cette Dame Blanche avait associé des pays que rien ne prédisposait à lutter ensemble, elle les avait emportés vers une incontestable victoire, pourtant incertaine à l'origine, et, pour ce faire, une force intérieure absolument hors norme l'avait soutenue, une force, Ozyrile en était convaincue, qui ne pouvait provenir que de cet Oracle. Malheureusement, à peine les hommes avaient-ils rengainé leurs armes que la femme s'était volatilisée, et Tennesse avec elle. Qui donc se cachait derrière cette figure mythique ? Encore une fois, la présence de Marin avait représenté un atout dans cette investigation semée d'embûches puisqu'il avait fini par extirper quelques vagues confidences à une jeune Hagane sensible à son indéniable charme. Ensuite, la prêtresse avait remonté la piste, distingué les affabulations de la réalité, croisé les faits pour acquérir l'assurance de détenir toute la vérité à son sujet. Finalement, au bout de son long voyage, elle avait découvert une personne quelconque, mariée et mère de deux enfants. Plus de rayonnement, plus de chevelure blanche, mise à part une étrange mèche, plus aucune trace d'un joyau incrusté dans sa peau et absolument plus rien d'une exceptionnelle combattante, la banalité à l'état pur. Ozyrile avait hésité, se serait-elle fourvoyée ? Point par point, elle avait repris la logique de son raisonnement et, sans conteste, cette femme ne pouvait être que cette Dame Blanche, mais, en perdant sa pierre bleue, elle avait abandonné son incomparable aura. Malgré cette cruelle déception, la prêtresse avait refusé de s'avouer battue. S'installant pour quelque temps à Antan, elle l'avait observée vivre avec sa famille, en espérant que, derrière le pouvoir de l'Oracle, se dissimulait également une part de magie personnelle qu'elle aurait pu conserver,

comme c'était le cas pour elle, et transmettre à sa descendance. Mais non, cette mère était aussi insipide qu'elle le semblait, menant une vie rangée d'un ennui profond, avec une fille effrontée, dépourvue de réflexion, et un fils totalement effacé, si transparent qu'elle lui avait à peine accordé un coup d'œil. Seul l'époux avait trouvé grâce à son regard, une belle prestance, un combattant aguerri dont l'énergie intérieure s'exprimait autant dans la démarche que dans sa façon de se battre. En l'observant, elle avait même songé qu'il pourrait avantageusement remplacer Marin quand elle s'en débarrasserait. Son homme à tout faire lui avait donné le goût du plaisir et elle ne comptait pas s'arrêter là. Dommage qu'elle eût choisi de rester invisible aux yeux de ce séduisant père de famille, sinon, pour une fois, elle aurait abandonné ses poisons pour des potions aux effets plus sensuels… Enfin, ce dernier point n'avait constitué que la plus mince de ses déconvenues. Sur le chemin du retour, l'esprit en alerte, elle avait élaboré un plan machiavélique dont elle avait soupesé chaque retombée. À l'époque, elle ne savait pas encore comment l'utiliser, mais, aujourd'hui, le moment était venu d'avancer ses pions un peu plus loin. Qu'importait si Ozyrile se trompait de cible, ce ne serait qu'une victime collatérale de plus et, depuis longtemps, elle ne s'embarrassait plus de ce genre de considération, surtout qu'elle éprouvait un immense mépris à l'égard de cette femme. Quelle personne, sinon d'une stupidité affligeante, pouvait avoir détenu autant de puissance et accepté de s'en séparer sans se battre ? La prêtresse frémit, ressentant le désir intense de la réduire en miettes pour lui faire payer son insupportable couardise, puis, pour calmer le rythme accéléré de son cœur, elle inspira lentement. Comme cette mère représentait le seul lien qu'elle possédait avec l'Oracle, Ozyrile avait commencé à jouer avec elle, testant les effets de ses plantes, ses

manipulations de l'ombre ne se confrontant à aucune résistance apparente. Face à cette docilité, son pouvoir de suggestion sur elle s'était avéré d'une redoutable efficacité. Elle déplaçait donc ce brave pion au gré de son humeur, détruisant chaque jour un peu plus sa vie, son équilibre et sa famille. À présent, alors que son objectif se dessinait clairement, la moindre étincelle suffirait à faire exploser définitivement son existence bien réglée. Pourquoi pas maintenant ? Si tout se passait au mieux, les conséquences bénéfiques pourraient être doubles. Le cliquetis des ongles de la prêtresse s'accentua sur le livre, tandis qu'une moue de mécontentement crispait son visage. Non, tout ne se passait pas au mieux et le temps pressait… Elle allait devoir accélérer le déroulement des faits, sinon la personne qu'elle aimait le plus au monde ne vivrait probablement pas de nouveau printemps et, ça, elle refusait de l'envisager… S'éloignant de l'ouvrage, elle détailla les pots d'herbacées alignés sur plusieurs étagères, cherchant la plus adaptée à son projet. Elle se décida pour de la poudre d'Hervette, sa préférée, celle dont elle maîtrisait parfaitement les effets et qui rendait son pouvoir encore plus puissant et subtil. Sur le point d'en jeter une pincée dans la marmite aux flots bouillonnants, un coup frappé à la porte retint son geste. Son cœur rata un battement. Rapportait-il enfin le maillon qui lui manquait ?

— Entre, dit-elle, sans se retourner.

Marin, un jeune homme aux boucles brunes qui encadraient un visage aux traits fins et réguliers pénétra dans la pièce. Il affichait une mine sombre à laquelle deux sourcils fournis offraient une impression ténébreuse.

— Alors ? reprit-elle, d'un ton pressant.

Un sourire mutin s'épanouit sur les lèvres de son bras droit, transformant sa physionomie du tout au tout. Le cœur d'Ozyrile bondit. Décidément, ce garçon l'agaçait. Suggestif,

il tapota sur sa poitrine du plat de sa main et, son regard de velours fixé sur elle, répondit d'une voix suave :

— Il est là… Mais, pour l'obtenir, il va falloir venir le chercher…

La prêtresse n'hésita pas. Elle se rapprocha de lui et se laissa enlacer. Sa tête basculée en arrière, elle s'adonna au frémissement des baisers sur son cou tandis que des doigts experts ouvraient des voies vers son corps et sa peau. Alors, qu'adossée au mur, elle s'alanguissait sous ses assauts, un éclair de lucidité la traversa. Elle pressentit l'influence croissante qu'exerçait l'amant sur ses sens ; maîtrisait-elle encore vraiment la situation ? Dans un gémissement, sa clairvoyance s'effaça et, ce faisant, elle commit la plus grande erreur de sa vie. Mais aurait-elle pu l'éviter ?

Longtemps après le départ de Marin, Ozyrile était restée immobile, partagée entre fébrilité et crainte, le petit grimoire serré contre elle. Elle écoutait battre son cœur au rythme de l'espoir qui venait de se raviver. Dans cet ouvrage, à n'en pas douter, elle obtiendrait toutes les réponses convoitées depuis tant d'années. Après toute cette patience, toutes ses attentes déçues, demeurait intacte cette volonté de redonner le bonheur à celui qui le méritait plus que tout au monde. Cependant, elle hésitait presque à ouvrir le carnet, préférant se délecter par avance de sa découverte, l'imaginer avant de le savourer… Alors, elle avait posé le livre sur la table, prenant soin de l'oublier un moment, puis avait vaqué à ses occupations, préparant, entre autres, quelques potions et pommades, comme d'habitude. Pourtant, pendant ce temps employé à d'autres activités, son esprit n'avait cessé de réfléchir, dressant des plans de plus en plus précis, s'apercevant que rien ne l'arrêterait, jamais. Ingénument, elle se prit à rêver que, si elle parvenait à corriger le mal immérité qui avait frappé son histoire, l'avenir pourrait

devenir différent. Ainsi, elle sauverait deux cœurs purs en même temps. Si la sienne ne comptait pas, en revanche, l'autre valait tous les efforts entrepris et elle arracherait cet homme qu'elle aimait au-delà de toute raison au destin effroyable qu'il avait connu. Aujourd'hui, meurtri autant dans sa chair que dans sa tête, courageux jusqu'à l'abnégation, il luttait chaque jour pour ne pas l'abandonner à une vie sans lui, alors que son désir de vivre s'était éteint depuis des années… Quand elle franchirait la porte des temps, but ultime pour lequel elle se battait chaque jour, elle réparerait toutes les injustices criantes. Grâce à ce retour dans le passé, elle lui offrirait une seconde chance d'être heureux, de gommer les méfaits des êtres maudits qui avaient ruiné son existence et brisé son corps. Si, depuis son arrivée, Marin se chargeait d'une part de son sale boulot, avant lui, elle s'était occupée personnellement de toutes les tâches, des plus viles aux plus sordides. Elle s'en moquait, car, bientôt, celui qu'elle adorait serait libéré des chaînes qui l'entravaient, de la souffrance et du malheur, et elle le retrouverait comme avant, comme elle l'avait toujours aimé, comme elle n'aurait jamais voulu le quitter… Allongée sur son lit, elle imagina cet instant merveilleux, dans tous ses détails, un sourire ému sur les lèvres et des larmes au bord des yeux. Le sommeil la prit en traître et elle s'endormit, l'ouvrage contre sa poitrine.

Sans même en percevoir la lumière, Ozyrile se réveilla et comprit que le matin était déjà revenu. Comme un flot irrépressible, toutes ses pensées de la veille refirent surface et elle se réjouit de la journée qui s'annonçait, de son destin qui allait basculer, car, enfin, toutes les réponses manquantes lui seraient révélées au fil des pages. Chacun de ses mouvements mesurés, elle se redressa. Le battement calme de son cœur l'étonnait presque, mais il lui renvoyait

l'écho de la confiance, entière, qu'elle avait retrouvée. Assise à sa table, absorbée dans la contemplation du livre, elle prit le temps de caresser lentement la couverture, son regard fixant le titre comme pour vérifier une nouvelle fois qu'elle ne rêvait pas : « Le carnet de T. Trully ». Le geste empreint d'un immense respect, elle ouvrit l'ouvrage et entama sa lecture. D'un coup d'œil rapide et avec un plaisir indicible, elle inspecta le sommaire, avisant en particulier la dernière ligne, la septième, dont le libellé lui démontra que toute sa détermination et ses recherches n'avaient pas été vaines. Cependant, pas de précipitation. D'abord, confirmer toutes ses connaissances antérieures avant d'atteindre le passage qu'elle convoitait tant. Les premiers paragraphes détaillèrent un historique dont elle maîtrisait chaque événement. Puis, elle entra dans le vif du sujet : l'aspect de la paroi, le choix et la taille des pierres noires, la manière de les positionner, les endroits dans lesquels les portes aimaient à se dissimuler au regard des hommes… Chapitre après chapitre, Ozyrile plongeait de plus en plus profondément dans le savoir ancestral sur ces incomparables lieux de traversée d'un temps vers l'autre, son esprit tendu comme la corde d'un arc prêt à se rompre, le cœur battant du rythme lent qu'elle lui imposait, se rapprochant inéluctablement de la façon de les activer. Un sourire fugitif éclaira son visage et elle oublia la pièce autour d'elle, son imagination enflammée par la projection de cet instant où, toutes les clés en main, elle la franchirait pour modifier le passé…

Après plusieurs heures de lecture patiente et attentive, Ozyrile parvenait au dernier volet de l'ouvrage. Submergée par ses émotions, elle apprécia le sentiment de jubilation profonde et intense que ressentait celui sur le point de vaincre, le plaisir indescriptible de se sentir maître de sa vie comme de celle de tous. Bientôt, grâce à son extraordinaire

talent et son savoir complété, son pouvoir ressusciterait les portes et elle seule serait capable de les emprunter. Alors, sa toute-puissance devenue illimitée, elle tiendrait l'avenir de chacun entre ses mains. Un sourire naquit sur ses lèvres, tandis qu'elle cherchait à mémoriser cet instant fatidique où son statut de prêtresse basculerait à celui d'être omnipotent… Quel titre pourrait-elle prendre pour cette nouvelle fonction ? Qu'existait-il au-dessus des hommes dont elle pourrait s'inspirer ? Elle fronça les sourcils. La Maîtresse des temps ? L'Excellence de la porte ? Aucune importance… Bientôt, elle serait payée très cher pour modifier le passé. Peut-être finalement n'aurait-elle plus à se cacher… Baignée par ses rêves intérieurs, elle ferma les yeux et imagina son avenir dans un palais luxueux, entourée de serviteurs, sollicitée en permanence par ceux, implorant son aide, qui déposeraient toutes leurs richesses à ses pieds. Là, elle déciderait qui mériterait son attention ou subirait son dédain. Sans le moindre ménagement, elle ferait jeter dehors ceux qu'elle mépriserait au premier regard ou, alors, les ferait tuer, parce que leur existence représenterait une insulte à sa grandeur. Parfois, elle demanderait plus qu'être payée en monnaie sonore, quand un homme lui plairait. Depuis qu'elle avait pris goût à l'amour physique, elle voulait tester la diversité, d'autres façons d'être satisfaite sexuellement. Comme elle n'aurait qu'à claquer des doigts, pourquoi ne profiterait-elle pas de leur corps comme du reste ? Décidément, cette nouvelle vie lui conviendrait à la perfection : le pouvoir, la puissance, la manipulation, l'argent et le plaisir…

Le moment était venu de découvrir les informations que lui réservait le dernier chapitre. Elle traduisit les phrases au fur et à mesure, consultant, quand elle butait encore sur un mot, un lexique qu'elle avait constitué sur les différents langages rencontrés lors de ses investigations.

« Très longtemps, j'ai cherché le moyen d'activer cette porte en testant de multiples approches. Mes aptitudes ouvraient un champ infini de possibilités ; ainsi, ma première démarche a été d'accorder mes pouvoirs avec leur fonctionnement et obtenir d'elles, ne serait-ce qu'un frémissement, face à mes sorts et incantations.

Pendant presque cinq ans, en parallèle avec la poursuite de mes explorations, j'ai essayé la magie sous toutes ses formes, sans succès. Devais-je en déduire que celle-ci était inopérante ou que, malgré toutes mes tentatives, je n'avais pas encore trouvé la bonne technique ?

Admettre cette première défaite m'apparut très difficile, surtout que tout était en place : la paroi au grain si fin qu'au toucher elle paraissait semblable à de la soie, mes deux pierres noires et brillantes installées sur le sol et encadrant ce qui aurait dû être une porte et qui, pour l'instant, n'était rien d'autre qu'un mur en attente d'être éveillé…

Après avoir repris le problème depuis le début, je cherchais l'erreur de raisonnement, celle qui expliquerait mon échec si près du but… Finalement, si ni gestes ni mots ne fonctionnaient, un objet inconnu manquait probablement à mon analyse, mais lequel ?

Immédiatement, j'envisageais un fluide, mais, las de ces années perdues à égrainer tous les sorts et incantations, je ne me sentais plus suffisamment courageux pour essayer tous ceux qui existaient. Malgré tout, incapable de renoncer complètement à cette solution, je me lançais dans une réflexion approfondie sur la nature des espèces que devrait inclure ce liquide. Je commençais par tester l'eau, puis toutes les essences et produits que j'avais à ma disposition, une nouvelle fois sans succès, ce qui m'amena à

abandonner, persuadé que je m'étais investi, encore une fois, dans une voie sans issue.

Tandis qu'un soir je rangeais de vieux documents avant d'aller me coucher, je fis tomber une boîte placée au même endroit depuis tant d'années que j'en avais oublié le contenu. Je m'amusais donc à recenser toutes les babioles insolites qui gisaient sur le sol, leur pays d'origine et leur fonction, quand, tout d'un coup, je compris. La clé ne pouvait être qu'une sorte de talisman unique dont le rôle serait inconnu de tous et de moi également… Bien qu'encore vague, cette conception raviva un souvenir, mais, à peine le frôlais-je, qu'il s'évanouit. Cependant, il m'abandonna l'idée troublante que j'avais croisé cet incroyable objet longtemps auparavant, sans qu'il me revînt ni où ni quand.

À un sommeil agité succéda une journée pleine d'effervescence. Vingt ans de vie que je parcourus dans mes petits carnets noircis d'annotations, dans l'espoir de retrouver les mots ou l'événement qui réveilleraient ma mémoire.

Que de jours et de nuits passés à redécouvrir mon existence et, soudainement, à la considérer, non plus jour après jour, mais dans sa globalité, comme si je n'avais vécu que pour accomplir un objectif ultime : rallumer cette porte grâce à mon expérience.

Alors que la fatigue me terrassait, que mes yeux me piquaient au point de pleurer, je demeurais solide, me laissant emporter par les idées généreuses qu'une réussite de ma part permettrait d'apporter à chacun. Je changerais le monde en un autre meilleur, réparerais les torts commis envers les hommes de bien, sauverais ceux qui n'auraient pas dû mourir. Je serais une ombre discrète et attentionnée, au service de tous. Je serais le gardien fidèle de la porte et, vigilant, je la protégerais de ma vie si je le devais, quitte à

la détruire une nouvelle fois, pour que jamais aucune main mal intentionnée ne s'en saisisse.

*De toutes mes forces, je chassais donc la fatigue et, après avoir ouvert la dix-septième année, je tombais quelques pages plus loin sur une rencontre particulière à plusieurs points de vue. En effet, je m'en souvenais parfaitement. Alors que je travaillais avec assiduité sur la réaction chimique entre différentes substances, un flacon vidé de son contenu me poussa hors de mes murs. Parcourant les rues à toute vitesse pour rejoindre la boutique de l'herboriste, mon regard perçut un éclat que je ne parvins pas à localiser au premier abord. Curieux, je m'arrêtais, désireux de saisir l'origine de cette sensation incongrue. Bientôt, le scintillement recommença et mes yeux se fixèrent sur un jeune homme, de toute évidence étranger à la ville. Je me rapprochais de lui, fasciné par le rayonnement qui semblait émaner de son corps, à la hauteur de sa poitrine. Cependant, quand j'arrivais à ses côtés, la lumière avait disparu. Aussitôt, je tentais d'engager la discussion avec lui, hypnotisé par une petite pierre aux reflets irisés qui reposait dans l'échancrure de sa chemise. Malgré son apparence tout à la fois banale et mystérieuse, celle-ci attisa tant ma convoitise qu'après quelques échanges rapides, je n'hésitais plus, prêt à offrir à son propriétaire tout l'or que je possédais. Alors que je partageais avec lui mon désir de l'acheter, il me demanda, visiblement étonné : "*Quelle pierre ?*" Je restais coi un instant, puis précisais : "*Celle que vous portez sur vous…*" Fronçant les sourcils, il sembla réfléchir un moment, puis sourit : "*Ah, celle-là… Ainsi, vous la voyez ?*" Surpris par sa remarque, je hochais simplement la tête. "*Elle est à vous*", conclut-il en détachant le nœud du cordon qui la retenait à son cou. D'un geste net, il l'accrocha sur moi, tandis que je*

demeurais stupéfié, puis s'éloigna dans la foule avant de disparaître. Lentement, ma main remonta vers elle et, avec crainte, la saisit comme pour me convaincre qu'elle était bien devenue mienne. Aussitôt, l'inquiétude de la perdre naquit et, jetant des coups d'œil suspicieux aux alentours, je l'enfouis sous mes vêtements de peur d'attirer les regards. Renonçant à mon achat, je rentrais au plus vite chez moi, sa douce chaleur contre ma peau.

Comment avais-je pu effacer de ma mémoire cette pierre mystérieuse ? Peut-être suis-je une personne trop inconstante… Un nouvel objet d'attention quelques mois plus tard l'avait probablement reléguée au second plan. Mais, à présent, tout me revenait, sa couleur si extraordinaire dont les nuances dansaient sous la lumière, son éclat qui l'illuminait de l'intérieur vers l'extérieur, sa taille si particulière et si parfaite qu'elle ne semblait être le résultat du travail d'aucun homme et son origine indéterminée, car, connaisseur des roches terrestres, je ne parvenais pas à en identifier la nature. Accrochée au cordon qui la retenait, elle tombait mal et, pourtant, il me vint à l'esprit que ce déséquilibre apparent ne représentait qu'un leurre pour en faire oublier la valeur intrinsèque… Je l'avais certainement rangée dans une de mes nombreuses boîtes à trésors. Restait maintenant à découvrir laquelle d'entre elles renfermait cette inestimable richesse.

Une nouvelle fois, je passais des jours et des nuits à ouvrir et recenser le contenu de mes petits coffrets. Quand, enfin, je parvins au dernier, je demeurais confiant, elle ne pouvait qu'y être. Mais, une fois vidé, le désespoir m'envahit… Peut-être que, voulant mieux la protéger que la plupart de mes possessions, j'avais choisi pour elle un abri plus secret. J'avais beau me creuser l'esprit, aucun souvenir ne me revenait en mémoire. Atterré, je m'assis à ma table,

prostré, me maudissant pour mon insupportable bêtise… Je restais ainsi, figé pendant un long moment, incapable de trouver le moindre réconfort à mon chagrin. Puis, telle une lumière vive et brève, une idée saugrenue me traversa et, aussi incroyable fût-elle, mon visage s'illumina. Ma main se dirigea vers mon cou et y redécouvrit la pierre que je n'avais jamais enlevée, inaccessible à tous, sauf à moi. Mais, alors, si elle était la clé, pourquoi la porte ne s'était-elle jamais activée quand je la portais ? C'est à cet instant précis que je compris tout. »

L'inquiétude d'Ozyrile qui avait cru au fur et à mesure que sa lecture avançait se transforma en rage encore contenue. Le cœur alarmé, elle était parvenue au bas de la dernière page du livre et la fin tant attendue manquait. Elle accusa le coup, le souffle court. Son doigt qui parcourait la reliure y perçut de légères aspérités et ses doutes volèrent en éclats : un feuillet avait été arraché.

La violence du choc de cette découverte crispa son visage dans un rictus de souffrance profonde, puis un hurlement jaillit de sa poitrine. D'un geste de colère, elle balaya tout ce qui se trouvait à portée de main avant de sortir dans le couloir.

— Marin !

Où était la page ? S'en était-il emparé ? Si oui, il le paierait de sa vie et sur-le-champ. Elle le ferait avouer ! Personne ne lui résistait et lui, comme les autres, s'agiterait sous ses ordres comme un pantin. Le jeune homme arriva rapidement, l'air préoccupé.

— Grande prêtresse, j'ai entendu votre appel. Que se passe-t-il ?

Il paraissait sincère, mais Ozyrile ne se laissa pas détourner de son objectif initial.

— Où est-elle ? Où est la dernière page ?

Une incompréhension absolue s'afficha sur le visage de Marin.

— Mais de quoi me parlez-vous ? Quelle page ?

— Ne me raconte pas d'histoire ! cria-t-elle en se précipitant sur lui. Je veux l'ultime feuillet du livre que tu m'as dérobé !

— Moi ? Jamais ! Je respecte scrupuleusement toutes vos interdictions. Comme il se terminait par une phrase complète, j'en ai déduit, apparemment à tort, qu'il était intact.

Les traits de l'homme se décomposèrent et il enchaîna :

— Comment pouvez-vous douter de ma fidélité absolue à votre cause ? Moi qui vais au bout du monde pour exaucer tous vos vœux, les plus dangereux comme les plus fous, moi qui mets ma vie en péril quand elle n'est pas entre vos mains… Vous connaissez la vénération sincère que vous m'inspirez au même titre que le profond désir que j'éprouve pour vous, votre beauté envoûtante, votre incomparable force, vos talents inégalés, votre puissance prodigieuse…

Au fur et à mesure que l'homme s'exprimait, ses mots cajoleurs amenaient la colère d'Ozyrile à vaciller et il n'en fut pas dupe. Il poursuivit, en se rapprochant d'elle peu à peu :

— Tout ce que je donne chaque jour n'est que pour vous. Je ne suis que votre humble serviteur dévoué jusqu'à la mort.

Ozyrile réagit à sa proximité et se détourna en répliquant :

— Tu connaîtras cette mort, lente et douloureuse, si tu me trahis et, crois-moi, je saurai faire durer le plaisir !

Il ne se laissa pas impressionner et appuya son corps contre le sien.

— Je ne doute pas une minute de votre aptitude à me réduire à l'état de larve et, pourtant, je reste, totalement soumis à vos envies…

La prêtresse cessa de résister. Elle saisit les mains de Marin qu'elle posa sur sa peau, une nouvelle fois inconsciente de la puissance de son désir. Pour l'instant, la page manquante venait d'être reléguée loin dans ses priorités. D'ailleurs, elle possédait une solution de rechange qu'elle mettrait en place dès que l'homme aurait satisfait ses sens.

Chapitre 2

Aila se réveilla en sursaut, alors qu'une crainte explosait dans son cœur. Elle patienta, redoutant la confirmation de ce qui l'effrayait. Puis, quand la douleur d'une nouvelle contraction la transperça, submergée par une vague glacée, elle emprisonna son âme pour en étouffer la souffrance. Sans un bruit, elle se glissa hors du lit et franchit, ses pieds nus sur le sol froid, les quelques marches qui la séparaient de la cuisine. Refermant la porte de la maison doucement derrière elle, elle avança dans la fraîcheur du petit matin, presque insensible au chagrin qui n'attendait qu'un signe de faiblesse de sa part pour l'engloutir définitivement. Autour d'elle, le soleil naissant laissait filtrer de rares rayons qui éclairaient à peine le paysage. Elle n'y prêta pas attention, n'ayant jamais perdu sa vision nocturne. Une nouvelle douleur la figea, lui coupant le souffle un instant, puis, ses doigts sur son ventre, elle s'éloigna de son foyer, ne souhaitant plus que la solitude comme unique compagne.

Un bruit réveilla Pardon. Le grincement de la serrure ? Son premier réflexe fut de tendre sa main vers sa femme pour ne découvrir qu'une place vide, encore chaude. Son cœur se contracta. La même histoire se répétait pour la quatrième fois, rendant la situation familiale de plus en plus insupportable. Comment devait-il se comporter ? Se lever également et la suivre pour ne pas la laisser affronter seule son chagrin ou respecter son désir de s'isoler ? Pardon se sentait perdu, ressentant l'impression de vivre à côté d'elle, mais de moins en moins avec elle. Depuis plusieurs mois,

une année peut-être — savait-il vraiment quand le lien avait commencé à se distendre ? —, elle lui échappait et lui, désabusé, restait avec le sentiment dévastateur de ne jamais prononcer les bons mots, de ne jamais agir comme il l'aurait dû, ou plutôt comme elle l'aurait espéré. Depuis peu, les problèmes semblaient même s'aggraver. Toute leur existence familiale apparaissait conditionnée par l'attitude d'Aila et ses humeurs. Aila… Que leur arrivait-il ? Elle avait représenté ce rêve hors de portée, cette histoire d'amour impossible que la vie s'était chargée de réaliser, exauçant son vœu le plus secret… Il la revit telle qu'elle était retournée vers lui par ce soir extraordinaire, alors qu'il croyait l'avoir perdue à tout jamais : elle ne brillait plus, la pierre bleue enchâssée à la base de son cou avait disparu et elle avait recouvré une opacité tout humaine… Il l'aurait acceptée, quelle que fût son apparence, cependant, il la préférait ainsi, simplement une femme… Il s'était senti si heureux comme si un grand vent avait balayé son existence de toutes les ombres de son passé. Lui, poursuivi par une malédiction, allait pouvoir, à présent que cette dernière était levée, construire ce que le destin lui avait toujours refusé : un couple, une famille. Qu'importait si son géniteur ne revenait pas vers lui ! Pour les siens, il serait le père dont la vie l'avait privé et, des enfants, il en aurait autant qu'Aila en voudrait. Tout ce qu'il désirait se résumait à un quotidien modeste et joyeux, avec la femme de ses rêves et leur petite fille, Naaly. Naturellement, il avait dû s'habituer à la nouvelle personnalité d'Aila, si différente de la Dame Blanche et de toutes celles qu'elle avait endossées, les unes après les autres. Une histoire aussi mouvementée ne pouvait que laisser des traces dans un cœur éreinté par tant de luttes et d'aventures, de souffrances et d'abnégation.

Pourtant, malgré la fin des grandes batailles en Wallanie, quelques tristes séparations étaient venues

assombrir le bonheur tout neuf d'Aila. Sur le point de repartir, elle avait salué ses compagnons, consciente de ne plus jamais revoir certains d'entre eux. Ainsi, ses adieux avec beaucoup de combattants, hagans ou wallans, l'avaient particulièrement éprouvée. Quant à ceux avec la souveraine d'Épicral, ils auraient été poignants si celle-ci n'avait pas si bien porté son nom de reine de glace. En une fraction de seconde, leurs yeux qui s'observaient avaient exprimé tous les sentiments que leurs lèvres avaient tus et leurs corps retenus. Hatta savait qu'elle devait son avenir radieux aux touches subtiles dont son amie possédait le secret. Du bout de ses doigts, Aila donnait toujours l'impression de pouvoir dessiner de plus belles destinées pour ceux qu'elle aimait, alors que, levant tous les obstacles qui s'y opposaient, elle leur permettait simplement de s'accomplir. Ensuite, enfourchant Lumière, elle avait définitivement tourné le dos à son passé tumultueux pour revenir en Antan, accompagnée de Pardon et Naaly.

À titre provisoire, le couple et le bébé s'étaient installés dans la maison de Bonneau, patientant jusqu'au retour de celui-ci avec la dépouille de Barou. Aila acceptait difficilement le sacrifice de son père, mort inutilement pour la protéger. En la ville d'Antan, l'adieu aux armes dédié au grand héros d'Avotour avait résonné comme un événement marquant, tout à la fois solennel et émouvant, la triste conclusion d'une impitoyable guerre. Bouleversés, le roi et ses trois fils ainsi que beaucoup d'amis avaient assisté à la cérémonie aux côtés d'Aila et de son frère pour les soutenir dans cette terrible épreuve. Aubin, dévoré par le chagrin, semblait incapable de surmonter la perte de cet homme qu'il aimait profondément et du combattant qu'il vénérait plus que tout. Si Aila avait craint un peu de ressentiment à son égard, elle avait eu tort ; triste, mais dénué de colère, Aubin n'acceptait simplement pas cette disparition.

L'hommage achevé, émue, Aila avait regardé une nouvelle fois ses proches, les uns après les autres, reprendre leur route et s'éloigner. Nestor était retourné à Niankor, prévoyant, malgré tout, un détour pour raccompagner Odénie jusqu'à Avotour, tandis qu'Hubert avait rallié la forteresse familiale avec la ferme intention de céder sa position d'héritier au trône. Le temps de mettre ses affaires en ordre et il continuerait son voyage vers Épicral pour épouser Hatta, quittant définitivement son père, Sérain d'Avotour, et ses deux frères. Pour Adrien, le cadet, recevoir la charge d'Hubert l'amenait à renoncer aux rêves qu'il poursuivait depuis quelques années, comme celui de vivre avec le peuple hagan et ses compagnons d'armes. Pendant un moment, ce changement de cap radical l'avait tourmenté. Cependant, depuis qu'il avait cessé de se détruire bêtement, il ne ressentait plus le besoin de substituer la paix des paysages de montagne à sa douleur intérieure. Demeurant auprès des siens, Hara à ses côtés, sa morosité habituelle avait cédé la place à une sérénité qui lui seyait parfaitement et le faisait ressembler encore plus à Sérain. Seul Avelin, le benjamin, faisait peine à voir. La disparition d'Aquiri de son existence avait ouvert une plaie dans son cœur dont il ne parvenait pas à se remettre. Alors même qu'Aila possédait la certitude que la jeune Hagane ne reviendrait jamais, lui ne pouvait s'empêcher d'espérer son retour au point d'en rechercher sa silhouette chez toutes les femmes qu'il croisait.

Après avoir passé quelques semaines à Antan, le temps de vider la maison familiale, Aubin s'était décidé à repartir à Avotour. En effet, il refusait de demeurer là où Barou avait vécu, avec son nom sur toutes les lèvres, des souvenirs attachés à tous les lieux qu'il fréquentait. Sans oublier son père, il voulait se donner une chance de faire sa vie sans son ombre en permanence autour de lui et le chagrin qu'elle

suscitait. Membre de la garde du roi, il avait conservé sa fonction et la reprendrait dès son arrivée à la forteresse. Affligés, le frère et la sœur s'étaient résignés à cette séparation. Ils savaient qu'ils se reverraient régulièrement, mais, après avoir mis tant de temps à se retrouver, cette ultime épreuve les anéantissait. Excepté Bonneau, ils étaient la seule famille qui restait l'un à l'autre…

Pardon se rappela cette froide matinée d'hiver, juste avant le départ d'Aubin, où, en présence des châtelains, Elieu et Mélinda, et de rares proches, Bonneau, Hang et Niamie, Aila et lui s'étaient unis. Pas de robe précieuse ni de bijoux somptueux, quelques fleurs et une petite fille, preuve que leur amour avait surmonté tous les périls. Ni l'un ni l'autre n'avait souhaité plus que cet instant sobre et solennel, baigné de tendresse et de douceur, au milieu de ceux qu'ils aimaient. Il s'en souvenait comme l'une des plus belles journées de son existence, le symbole criant de sa victoire sur tous les écueils qui auraient pu briser sa vie, son enfance maltraitée, sa malédiction, le décès de sa mère qu'il chérissait, sans compter la mort qu'il avait affrontée… Enfin, à ce moment-là, il y croyait, alors que son regard dévorait, comme à son habitude, celle qu'il s'apprêtait à épouser. Elle apparaissait si sereine et, pourtant, il savait ce qu'abritaient ses grands yeux noirs, trois années à se dépasser, à frôler les frontières de l'inacceptable, à donner jusqu'à se perdre…

Comme son frère, Aila aurait pu partir aussi, mais, étrangement, Antan rassemblait tout ce dont elle désirait s'entourer : le début de son histoire de combattante, sa rencontre avec Pardon, la présence des châtelains qu'elle affectionnait particulièrement et l'aura bienveillante du mage Hamelin qui ne s'était pas effacée lors de sa disparition. C'était en ce lieu baigné par la réminiscence de

ses premières années qu'elle voulait vivre, et ce, malgré les tristes événements qui s'y rattachaient également. De toute façon, elle l'avait décidé, ces derniers appartenaient à un passé révolu puisqu'elle se tournait résolument vers le futur. Et puis Bonneau serait là. Une fois réintégré son habitation, associé avec son gendre, celui-ci envisageait de reprendre le manège pour former des recrues au maniement des armes. À peine la nouvelle de la réouverture de l'école s'était-elle propagée que les demandes avaient afflué, même par delà les frontières d'Avotour. Un nouveau départ se profilait, plein de promesses.

Pardon ferma les yeux, cherchant à préciser ses souvenirs et à revoir sa femme comme il l'avait toujours aimée. De quoi auraient-ils eu besoin de plus pour vivre heureux ? De rien, en apparence : une maison, des enfants, des amis fidèles, une vie agréable… Résigné, il se leva et, après s'être vêtu, se dirigea vers la cuisine pour raviver le feu. Songeur, il le regarda doucement reprendre, puis, par automatisme, sortit les bols pour le petit déjeuner, y ajoutant la miche de pain et un pot de miel. Perdant soudain le peu d'énergie qui lui restait, il s'assit sur le banc, face à la table. Sa tête entre ses mains, il cherchait de toutes ses forces un espoir qui le fuyait et des réponses à ses interrogations. Quand ce désastre avait-il commencé ? Quand Aila avait su ou cru qu'elle pourrait retomber enceinte ? Jusque-là, elle s'était contentée de leurs deux enfants, alors pourquoi ce revirement inattendu, ce désir croissant, totalement irrationnel ? Comment ce dernier pouvait-il être à l'origine d'un tel bouleversement dans leur existence ? Si seulement il avait pu comprendre ce qui leur arrivait vraiment, pour quelle raison Aila avait changé de comportement à ce point, et comment inverser la spirale négative de leur vie… À cet instant précis, Pardon souhaita plus que tout au monde

revenir en arrière. Reprendre le mal à la racine et tout recommencer pour éviter cette détestable situation, la peur de la perdre et le chagrin de voir sa famille s'effriter… Un bruit léger le ramena à l'instant présent. Relevant la tête, il découvrit Tristan qui le regardait de ses yeux noirs si intenses, des yeux comme ceux de sa mère… Se ressaisissant, il le salua comme si de rien n'était.

— Bonjour, fiston, as-tu bien dormi ?

— Bonjour, papa. Veux-tu que je m'occupe de faire chauffer le gruau pour le petit déjeuner ?

Pardon retint un sourire. Son fils, un petit garçon si raisonnable, si calme, presque trop pour un enfant de son âge. Quand il en faisait la remarque à Aila, elle riait doucement, puis lui rétorquait :

— Quelle importance ? Comment peux-tu regretter qu'il soit normal ? Il est différent à sa façon, mais il est comme les autres ! Tu comprends…

Oui, il comprenait. De toutes ses forces, elle avait tenté de protéger Naaly lorsque ses extraordinaires aptitudes étaient devenues la clé de leur réussite dans la lutte contre Césarus. Pour Aila, aucun de ses descendants ne devait vivre la même histoire que la sienne, soumis au devoir qu'imposait une charge éprouvante, parfois insupportable, trop souvent inhumaine… Quand la magie des fées s'était éteinte, tous les pouvoirs avaient disparu ou presque. Et c'était ce « presque » qui l'effrayait, car, étrangement, tous les effets de cette entité ne s'étaient pas complètement dissous. Ainsi, les liens noués entre elle et tous les protagonistes de leur aventure, ceux qui, entre autres, avaient participé à la formation du cercle de lumière pendant la fameuse bataille de Wallanie, avaient persisté longtemps, à des degrés divers. Le plus fort l'unissait à Hang, probablement parce qu'il était le premier à s'être tissé et que la relation entre les deux amis n'avait jamais cessé de posséder un côté fusionnel… Pardon

aurait pu se sentir jaloux de cette connexion si particulière qui reliait le Hagan à Aila, mais il le savait depuis le départ, il aimait une femme différente en tout et l'avait acceptée, comme Niamie l'avait admis de son côté, naturellement. D'une part, cet attachement intense et profond s'avérait inéluctable et, d'autre part, il ne revêtait plus aujourd'hui que la couleur d'une affection sincère entre deux êtres très proches. Hang avait depuis longtemps tourné définitivement la page de son amour pour elle sans pour autant avoir été capable de se séparer d'elle. D'ailleurs, lorsque Pardon et Aila étaient revenus en Antan, Hang et Niamie les avaient suivis de près, cette dernière ravie de conserver ses compagnons de voyage. À présent, le couple que le Hagan et l'ex-fée formaient habitait dans une maison située à une centaine de mètres de la leur… S'il existait une seule personne dont sa femme ne parvenait pas à se couper totalement, c'était bien de lui… Réveillé par la souffrance d'Aila, Hang devait attendre le moment opportun pour se présenter chez eux, sûrement inquiet. Lui aussi semblait conscient des changements dans le comportement de son amie, mais, plein de délicatesse, il tentait d'agir le plus discrètement possible. Cependant, immanquablement, il viendrait aux nouvelles. Comme un prolongement à ses pensées, un coup léger fut frappé à la porte. Pardon se tourna vers son fils.

— Prends ton petit déjeuner tranquille. Je serai de retour bientôt.

Il sortit rejoindre le Hagan.

— Marchons ensemble, proposa Pardon.

— Où est-elle ? demanda Hang, sans préambule.

— Au petit étang, j'imagine…

Dans l'attitude de Hang, il chercha un acquiescement muet à son hypothèse.

— Y a-t-il… Enfin, voudrais-tu… ? commença Hang.

— Non, je crois qu'elle préfère rester seule. Elle doit digérer cette nouvelle désillusion et, ensuite, elle reviendra.

— Mais pourquoi ?

— Si seulement je le savais… Comment va Niamie ? poursuivit-il pour changer de sujet.

— Mieux, elle semble un peu moins fatiguée que ces dernières semaines. Peut-être devient-il plus difficile pour Aila d'accepter ses soucis quand elle voit sa meilleure amie enceinte ?

— Impossible. Elle se réjouit beaucoup pour vous de ce bonheur que vous attendez depuis plus de dix ans et je n'imagine pas un instant qu'elle puisse l'envier. Je crois, sans en détenir la preuve, que l'origine de tout ce gâchis est ailleurs… Rassure ta femme, Aila est solide, elle remontera la pente.

Le silence qui s'installa entre eux immédiatement après les propos de Pardon laissa penser exactement le contraire. Tout aurait été parfait si Aila, par son comportement singulier, ne jetait pas une ombre d'inquiétude et d'incompréhension dans leur existence à tous. D'ailleurs, Niamie, si elle avait été en meilleure forme, aurait accompagné Hang. Nul besoin d'un lien fort avec son amie, car celui qu'elle possédait avec l'homme de sa vie en faisait un être transparent à ses yeux. Juste un instant, Pardon se surprit à envier leur bonheur actuel, alors que sa propre union semblait sombrer chaque jour davantage dans le chaos. Comme lui, Hang enseignait le combat à ceux qui venaient chercher un entraînement de qualité avec des armes aussi originales que variées. Le Hagan avait ajouté une note moins connue en Antan, avec le maniement de sa fameuse hache à double tête. Même s'il excellait au kenda, il conservait une préférence pour le tranchant de sa lame, net et précis, et sa façon de fendre l'air avec un sifflement aigu et de trancher les membres dans un bruit mat. Pardon sourit.

L'existence paisible de son ami… Elle ne l'avait pas toujours été et sa bonne fortune actuelle apparaissait bien méritée après les perpétuels tourbillons de son passé. Par bonheur, l'histoire s'était bien terminée quand le Hagan avait enfin trouvé celle qui lui était destinée et qui avait renoncé à ses ailes de fées rien que pour lui… Radieux, le couple s'était uni, presque deux ans après eux. Si Hang avait revêtu sa plus belle tenue hagane, Niamie, sa longue chevelure bouclée piquée de fleurs, portait une simple robe écrue dans laquelle, pourtant, elle resplendissait. Si la jeune femme avait cessé d'être une fée, elle en avait conservé l'essence, cette luminosité si particulière qui ne s'éteindrait qu'avec elle… En ce jour spécial résonnèrent les échanges de leurs vibrantes promesses d'amour et de sincérité dans un double serment puisqu'ils s'étaient engagés comme de coutume en Avotour, mais aussi en pays Hagan, une modeste cordelette lestée enroulée autour de leurs poignets. À l'émotion de la cérémonie avait succédé une fête mémorable au cours de laquelle tous avaient ri, plaisanté, dansé, le ventre plein et le verre toujours rempli, exactement les joies simples qu'escomptait chacun pour effacer définitivement la misère passée ou les épreuves traversées. Rien n'avait été trop beau pour célébrer ensemble la paix retrouvée, la félicité des deux tourtereaux et de trinquer à celui d'Aila et Pardon, dont le mariage, trop discret, avait provoqué la déception de toute la ville. À présent, le malheur derrière eux, il suffisait de saisir le bonheur à portée de mains. Par les fées, pourquoi leur existence était-elle en train de basculer ?

Regardant Hang retourner chez lui, Pardon laissa ses pensées s'égarer un peu plus jusqu'à ce qu'un bruit lointain l'amenât à se secouer. Il repartit vers la maison voir si sa progéniture était prête. Pénétrant dans la chaleur de la

demeure, il n'avisa que Tristan qui attendait sagement, assis à table.

— Où est Naaly ?

— Je suis désolé, papa. Je n'ai pas réussi à la réveiller.

Une pointe de colère aiguillonna le cœur de Pardon. D'un geste brusque, il ouvrit la porte qui séparait la chambre des deux enfants de la cuisine, criant d'une voix forte :

— Naaly ! Debout !

— Oui… je me lève, répondit un timbre pâteux, tandis que celle dont il émanait se retournait ostensiblement vers le mur, ramenant la couverture sur elle.

Ni une ni deux, dans un mouvement d'humeur, Pardon arracha cette dernière.

— Debout !

Naaly grogna et se redressa, les cheveux en bataille :

— Ça va pas ! Rends-la-moi !

— C'est hors de question. Tu disposes d'un quart de cloche pour être prête, lavée, habillée et nourrie. Bonneau m'a signalé tes retards à répétition aux entraînements avant son départ pour Avotour. Alors, je te préviens. Aujourd'hui, soit tu files droit, soit tu auras affaire à moi ce soir. Je rejoins le manège avec Tristan. Il ne te reste plus qu'à passer à la vitesse supérieure !

Pardon jeta la couverture à terre et sortit, tandis que Naaly se laissait retomber sur son matelas. Agacée, elle souffla violemment, soulevant au passage la mèche qui barrait son visage. Son père pouvait toujours parler, elle s'en moquait ! Malgré tout, elle devait se dépêcher un peu, elle était attendue. Pourtant, elle ne se pressa pas et son regard s'attarda sur le plafond. Elle se souvenait encore quand Pardon avait bricolé le lieu pour diviser l'espace en deux parties, installant le coin de Tristan en bas, avec un lit et une table pour travailler ; un avorton pour érudit dans la famille, quelle ironie ! Quel crétin ! Elle grogna de dédain. À la

hauteur d'un homme et demi, un nouveau plancher avait été réalisé sur lequel se situait « sa » chambre, un petit bout de la pièce commune, en fait. Elle y accédait par une échelle, mais, également, tout le monde l'ignorait, par la lucarne du toit. Elle s'esclaffa. Ainsi, avec ou sans leur permission, elle pouvait sortir à son gré de la maison, même à la nuit tombée. Tant que son frère dormirait comme un bébé, il ne vendrait pas la mèche. Tous des niais sauf elle ! Elle en riait encore quand elle décida de se lever. Posant ses pieds au sol, elle se frotta énergiquement le visage. Un peu d'eau fraîche, et le tour serait joué !

Après avoir longé la forêt en courant, Naaly arriva tout essoufflée au point de rendez-vous. À peine parvenue à destination, elle sentit deux bras l'entourer et se retourna pour échanger un doux baiser avec le jeune homme qui l'enlaçait, un grand blond aux yeux bleus que toutes les filles s'arrachaient, mais qui, pour l'instant, n'était rien qu'à elle. Elle lui sourit.

— Tu es en retard, lui murmura Orfel.

— Désolée, un empêchement. Ne perdons pas plus de temps et allons-y.

Elle perçut une hésitation dans son attitude.

— Quoi encore ? s'exclama-t-elle.

— Je te l'ai dit. Bonneau m'a passé un sérieux savon pour mes retards et, en son absence, Pardon les comptabilise. Si je me fais pincer une nouvelle fois, je pourrai être renvoyé. Je ne peux pas prendre ce risque…

— La la… La belle affaire ! Quel poltron tu fais !

— Tu en parles à ton aise, Bonneau est ton grand-père et Pardon, ton père ! Aucune menace ne pèse vraiment sur tes épaules.

Naaly se fit caressante.

— Allez, ne m'abandonne pas ! C'est presque sur le chemin du manège, juste un tout petit détour… Et puis, ce sera vite fait ! Je lui planque sa cloche et c'est tout… Allez, viens !

Orfel hésita encore. Naaly resserra ses bras autour de lui, mutine.

— Je suis sûre qu'un grand champion tel que toi ne va pas me laisser tomber…

Elle lui sourit et, vaincu, il acquiesça.

— D'accord, mais sans traîner !

— Promis !

Elle le saisit par la main et l'entraîna vers la demeure de Rollande, un grincheux fortuné que Naaly détestait plus que tout au monde depuis le jour où, ayant ramassé une pomme dans son jardin alors qu'elle n'avait que neuf ans, il l'avait accusée devant tous d'être une voleuse. Son père s'était immédiatement interposé et la situation s'était calmée. Cependant, la jeune fille ne lui avait jamais pardonné sa façon d'agir et, depuis, prenait un malin plaisir à commettre tous les petits tours susceptibles de le mettre en rogne, sans se faire attraper, naturellement. Ainsi, ce matin, son objectif consistait à lui dérober le carillon qu'il avait installé pour maintenir la pression sur ses serviteurs, au point que celui-ci résonnait jusqu'au village pour les rappeler à l'ordre quand, à son goût, ils tardaient trop à revenir de courses. Sale bonhomme ! Alors que le duo s'approchait du mur de clôture, la deuxième cloche de la ville tinta ; Orfel se figea.

— Naaly, je dois y aller ! Je t'accompagnerai demain, tu n'es pas à un jour près.

Elle le toisa, dédaigneuse.

— Si ! C'est maintenant ou jamais ! Cet abruti maltraite ces gens comme tous ceux qui croisent son chemin ! Hors de

question de le laisser les malmener une journée de plus ! Choisis ton camp !

Orfel parut encore plus mal à l'aise.

— Naaly, fit-il, suppliant, tu sais bien avec qui je suis. Mais si je suis renvoyé, je ne serai plus nulle part…

— Alors, va-t'en ! Je n'ai pas besoin de toi, s'exclama-t-elle en le repoussant fermement.

Après un dernier regard un peu triste, Orfel tourna les talons et partit en courant rejoindre le manège. Furieuse contre lui, mais bien décidée à ne pas renoncer, elle serra les dents. Rollande paierait encore une fois pour ses méfaits, même si elle devait s'en occuper seule ! Connaissant par cœur la faiblesse de l'enceinte de protection, elle se dirigea immédiatement vers un endroit par lequel elle pouvait facilement escalader la clôture de ce côté du mur, en grimpant sur quelques rochers. Là, dissimulée par les feuillages, elle observa les lieux avec circonspection. La grande demeure se situait au centre d'un immense jardin dans lequel se dressaient quelques arbres magnifiques, dont certains centenaires, et de nombreux buissons qui pourraient cacher sa progression. Tout près de la porte d'entrée trônait, étincelante, la nouvelle cloche qui se tirait de l'intérieur, le dernier achat de cet homme malsain, mais plus pour longtemps… Naaly sourit, puis examina le terrain devant elle. Comment procéder ? Le mur d'enceinte possédait un double désavantage, en premier, sa hauteur, il était si élevé qu'elle préférait ne plus sauter directement sur le sol depuis qu'elle avait failli se tordre la cheville et, en second, une absence de prise qui rendrait difficile son escalade pour repartir. Elle hésita légèrement, cependant, toute à son désir de nuire au triste sire, elle oublia toute prudence. En conclusion, pour remonter, elle aviserait, mais, en attendant, une autre idée avait surgi dans sa tête. Après réflexion, elle envisageait carrément de se jeter dans l'arbre

le plus proche. De là, elle profiterait des branches pour descendre tranquillement, puis récupérerait la cloche pour la faire disparaître dans le vaste terrain. En aucun cas, elle ne voulait être accusée de vol par ce nanti bouffi d'orgueil qui se comportait comme un seigneur sans en avoir l'âme. Dernière étape, elle déciderait le moment venu de la meilleure option pour repasser le mur. Rien ne la presserait si elle restait vigilante. Elle évalua la distance à franchir, puis s'élança, sans douter un instant de parvenir exactement où elle le désirait. Atterrissant avec une grâce modérée dans le feuillage, elle se figea, à l'écoute des bruits provoqués par son arrivée. De toute façon, l'ouïe vieillissante de Rollande ne percevrait pas ces quelques craquements insolites. Imperturbable, elle ignora les égratignures de ses mains, et entreprit de descendre quand une sonorité sourde, un peu comme un grognement, l'amena à baisser les yeux vers le sol, puis à s'arrêter net. Oh… par les fées. Non, pas un, mais deux grognements. En bas de l'arbre, deux gros chiens à l'allure féroce et à la mâchoire redoutable grondaient de concert. Le cœur de Naaly rata un battement. Pour une fois, sa situation devenait délicate… C'était bien Rollande pour avoir des idées aussi imbéciles que celle-ci ! Acheter, en plus de sa cloche, deux affreux molosses pour protéger son domaine. S'il arrivait, par son argent et le pouvoir qu'il lui conférait, à se faire craindre des hommes, ces deux cerbères sans amour ni discernement, entraînés à pourchasser les intrus, ne tarderaient pas à confondre voleur et volé et à mordre cet abruti jusqu'au sang. Pauvres animaux… À plus ou moins courte échéance, ils seraient tués à la demande de leur propre maître. En attendant d'en être débarrassée par leur propriétaire, l'idée intolérable de rester coincée par deux gros bâtards aux babines retroussées, puis d'obliger son père à venir la rechercher sous le regard accusateur de Rollande lui traversa l'esprit. Pas question ! Elle s'en sortirait seule !

Premier bon point, tant que les bestioles gronderaient sans aboyer, elle conserverait un peu de temps avant d'être découverte. Alors, comment s'extirper de ce guêpier ? Peut-être pourrait-elle se déplacer à califourchon sur la branche dont l'extrémité effleurait le mur. Elle entreprit d'essayer. Une faible distance parcourue lui suffit pour comprendre que, flexible, cette dernière ploierait trop sous son poids. Cependant, nécessité faisant loi, elle persista tout en modifiant sa technique, et se retrouva suspendue par ses quatre membres. Malheureusement, se rapprochant toujours plus du sol, elle décida de renoncer, effrayée par l'idée que l'un ou l'autre des chiens aurait pu l'attraper en sautant vers elle. Revenue péniblement à son point de départ, elle se lança dans une nouvelle tentative, cette fois-ci en choisissant une paire de branches presque parallèles, songeant logiquement que deux vaudraient mieux qu'une. Après avoir escaladé quelques mètres pour les rejoindre, elle commença sa progression, lentement, insensible aux marques de désapprobation qui émanaient au pied de l'arbre. Plutôt optimiste sur sa capacité à réussir, elle changea d'avis quand l'un de ses supports émit un craquement sinistre et particulièrement décourageant. Elle se raccrocha au plus vite à la ramure au-dessus d'elle pour soulager celui qui résistait encore et, le plus rapidement possible, rebroussa chemin.

Calée contre le tronc, toujours déterminée à s'en sortir par elle-même, elle réfléchit à la situation. Deux tentatives, deux échecs, mais, bonne nouvelle, malgré les grognements de ses ennemis canins, cachée dans les feuillages, elle restait peu visible de la maison… Peut-être devait-elle attendre que les chiens fussent appelés pour la soupe ? Elle pourrait s'échapper à ce moment-là… Oui, mais quand ? à la tombée de la nuit ? Impossible de patienter jusque là ! De plus, jetant un coup d'œil vers eux, elle abandonna définitivement son hypothèse ; ils la considéraient déjà comme leur repas !

Point négatif : plus le temps passait, plus le risque d'être découverte augmentait ; un serviteur finirait bien par repérer l'attitude inhabituelle des molosses. Pour couronner le tout, son père devait avoir noté son absence et sa désobéissance manifeste ; la punition lui pendait au nez. Bof… De toute façon, connaissant par cœur tous les châtiments de prédilection de celui-ci, elle survivrait. Cependant, son honneur demeurait en jeu. Elle voulait s'en sortir, par elle-même. Aurait-elle une chance de surprendre les chiens et de les battre à la course ? Elle observa la forme de leurs pattes, leurs muscles puissants, et poussa un soupir. Inutile de rêver, ils seraient plus rapides qu'elle. Elle leva les yeux au ciel, comme pour y chercher une réponse, et son regard s'arrêta sur la cime au-dessus d'elle. Elle resta songeuse. Parviendrait-elle à faire plier le tronc si elle montait beaucoup plus haut ? Envisageable, mais elle perdrait son refuge. Naaly pesa le pour et le contre. Les grognements de ses chiens n'avaient pas alerté Rollande, sinon celui-ci aurait déjà pointé le bout de son nez à la fenêtre. À défaut de les entendre, il aurait pu également remarquer ses précieux gardiens au pied de l'arbre. Le cas contraire signifiait qu'il n'épiait pas ses serviteurs par les carreaux, parce que, peu matinal, il devait encore traîner au lit donc elle pourrait agir sans être aperçue. De toute façon, elle devait fuir d'ici ! Poussée par son amour propre, elle commença son ascension avec assurance, assurance qu'elle perdit progressivement quand elle se mit à flotter de gauche à droite, ou de droite à gauche, agitée par un vent auquel elle n'avait prêté jusqu'à présent aucune attention. La tâche se révéla moins aisée qu'elle l'avait imaginée… Tandis que le sommet de l'arbre ballottait au gré des rafales tournantes, le fléchissement du tronc s'amorça et elle déglutit. Comptant initialement basculer face au mur pour bien gérer son arrivée sur lui, elle s'aperçut rapidement que la cime réagirait mieux si elle se

suspendait à elle. Si, au début, celle-ci se courba petit à petit, bientôt, emportée par son fardeau, elle s'inclina à toute vitesse. Consciente de ne plus rien maîtriser, la jeune fille s'affola, retenant le cri qui montait dans sa gorge. Pour prévenir l'impact sur l'enceinte qui se rapprochait, elle tendit sa paume derrière elle, la seconde désespérément cramponnée au fût. Le choc advint, brutal. Seuls un réflexe salvateur et beaucoup de chance lui permirent d'agripper l'arête du mur de sa main libre. Tout en relâchant l'arbre, d'un geste des reins, elle pivota sur elle-même et ses doigts empoignèrent la pierre avec avidité, tandis que le grognement des gardiens se muait en aboiements furieux. Quelques secondes pour retrouver l'usage de ses muscles et elle projeta ses jambes, l'une après l'autre, pour s'asseoir, hors de portée, sur le haut du mur. Cependant, pas assez rapidement, car un des chiens, propulsé par une détente prodigieuse, mordit la semelle de sa botte, et, ses crocs verrouillés sur sa prise, la décrocha. Un bref instant, Naaly observa le butin que le molosse en contrebas serrait entre ses puissantes mâchoires, puis, sans plus attendre, disparut. Alors qu'elle s'enfuyait, clopin-clopant, elle entendit la voix du maître de céans, hurlant des ordres comme un enragé. Ne pouvant arriver au manège ainsi chaussée, elle décida de retourner chez elle pour échanger ses bottes contre celles entraperçues avant son départ. Sa mère avait dû quitter la maison en toute hâte pour oublier de les mettre. Oh… elle avait perdu son bébé une nouvelle fois. Ses parents ne lui avaient pas vraiment parlé de ce projet de troisième enfant, mais, ses oreilles traînant, elle l'avait appris. Un sourire indescriptible s'afficha sur ses traits. Que d'histoire pour pas grand-chose ! Les adultes étaient vraiment stupides et, elle, Naaly, n'était vraiment pas pressée de devenir comme eux.

Légèrement en retrait sous un porche, Pardon faisait face à Rollande, absolument furibond.

— Votre fille s'est encore introduite chez moi ! C'est inadmissible ! Mais où va le monde si vous n'êtes même pas capable d'élever cette gamine insupportable ? Seulement, maintenant, j'ai les moyens de l'empêcher d'agir. J'ai acheté deux chiens de garde et elle a échoué à me nuire, mais elle a laissé sa marque. Voici !

Rollande extirpa de sa poche une semelle qui, au premier coup d'œil, ressemblait fort à celle de Naaly. Pardon s'en saisit et ressentit une profonde tristesse qu'il dissimula à l'homme devant lui. Soudain, son regard se déporta vers une silhouette qui traversait la cour, campée sur deux bottes.

— Si vous daignez vous retourner, vous verrez ma fille parfaitement chaussée. Vous pouvez en déduire le caractère infondé de vos accusations. Sur ce, n'ayant pas plus de temps à perdre en votre compagnie, je vous abandonne, le travail m'attend.

Il se détourna, jetant sur le sol le morceau de cuir que Rollande ramasserait lui-même s'il voulait le conserver. Malgré son apparente placidité, Pardon se sentait énervé, énervé par la situation inextricable avec Aila, énervé par Naaly qui cumulait les bêtises et les désobéissances, énervé par sa vie qui lui échappait… Les allégations proférées par Rollande résonnaient encore à ses oreilles quand il parvint à l'armurerie et, la colère au fond du cœur, il pénétra dans la pièce dans laquelle Naaly finissait de se préparer.

— Tu es en retard, énonça-t-il d'une voix glaciale.

Sa fille sursauta et se retourna vers lui, vaguement rougissante. Le regard de Pardon venait de tomber sur les bottes portées par Naaly : celles de sa mère, naturellement…

— Je suis désolée, papa. J'ai eu un souci… Tu comprends, j'ai…

— fait une petite visite chez Rollande, coupa-t-il, qui, malheureusement pour toi, a acheté deux gros chiens pour se protéger de tes frasques.

Il explosa de colère.

— Te rends-tu compte de tes actes ?

— Parfaitement ! Cet homme est la méchanceté incarnée et je le déteste !

— Tu n'as aucune justice à rendre ! Naaly, tu es allée trop loin ! Je t'avais prévenue…

— Mais, papa, ce n'est pas si sérieux ! Je n'ai rien fait de mal…

— Rien de mal ! Tu es vraiment stupide ou tu le fais exprès ? Pénétrer dans une propriété qui ne t'appartient pas est une faute grave qui peut te mener en prison. Et si tu n'y as rien fait, c'est simplement que, pour une fois, les chiens de Rollande ne t'en ont pas laissé l'occasion. Je suis furieux après toi et la punition sera à la hauteur de ma colère. Tu n'auras pas entraînement aujourd'hui…

Naaly réprima un soupir de soulagement. Tout à fait le style de sanction sans conséquence qu'aimait lui infliger son père, aucune imagination…

— Et tu ne participeras pas à la première sélection de la saison, poursuivit-il.

La jeune fille se figea. Non, il ne pouvait pas l'en priver ! Ces combats-là étaient les plus importants de l'année, sa première chance de démontrer en public son talent et de se faire remarquer. Elle devait l'amener à changer d'avis.

— Papa, commença-t-elle, je compre…

Pardon la coupa aussitôt, ses yeux verts lançant des éclairs. Jamais Naaly ne l'avait vu à ce point en colère.

— Je répète : tu n'iras pas aux joutes ! C'est décidé ! Ton manque de maturité fait de toi un compagnon d'armes de piètre qualité avec une incapacité à réagir sainement

devant une situation complexe : tu n'es pas prête ! Maintenant, tu retournes à la maison et tu te fais toute petite. Gare à toi, Naaly, si j'apprends que tu me désobéis encore une fois, aujourd'hui ou demain…

Une menace réelle résonna dans la voix de Pardon. Alors que, son cerveau en ébullition, Naaly songeait à tout ce qu'elle pouvait lui jeter à la figure, elle respira profondément, jugeant plus prudent de jouer la jeune fille docile et de se taire pour l'instant. L'air contrit, elle opina, même si elle n'en pensait pas moins. De toute façon, il le saurait bientôt ! Le visage fermé, elle sortit de la pièce, abandonnant derrière elle un homme éprouvé. La journée venait à peine de commencer et Pardon aurait déjà voulu qu'elle fût terminée. D'un pas lent, il retourna vers la cour, observant son enfant disparaître de sa vue en direction de leur maison, puis son regard s'arrêta sur un objet au sol dont il s'approcha avant de le ramasser : la semelle de Naaly sur laquelle les traces de crocs seraient difficiles à estomper, mais en faire poser une neuve serait encore plus visible. Pardon se morigéna. Il aurait dû dénoncer sa fille. Tôt ou tard, elle devrait assumer ses responsabilités et il ne l'aidait pas à grandir en la protégeant. Seulement, sur un point, elle avait raison, Rollande était un homme insupportable qui, de plus, serait incapable d'accepter un jugement équitable. Il se souvenait de l'accusation de vol pour un simple fruit attrapé au pied d'un arbre à l'entrée de son jardin. Naaly avait la rancune tenace et continuait de lui faire payer sa bêtise et sa méchanceté. Une pomme… S'il devait faire le compte de toutes celles qu'il avait chipées à droite et à gauche quand il était gamin, les dénombrer serait impossible. Et encore, si Rollande en vivait… Mais, même pas, il les laissait pourrir où elles étaient tombées ! Pardon se fustigea. Il n'aurait pas dû juger l'homme auquel elles appartenaient… Et puis, après tout, il avait le droit de penser ce qu'il voulait !

La journée se terminait quand Pardon rentra chez lui, partagé entre l'envie de vérifier la présence de sa fille et le retour de sa femme à la maison. Tristan lisait dans la cuisine, comme d'habitude, silencieux et discret, et Naaly patientait dans son lit, étrangement sage. Il réprima un soupir. Son attitude ne présageait rien de bon : le calme avant la tempête… Un coup d'œil à leur chambre lui apprit qu'Aila n'y avait pas remis les pieds depuis le matin. S'il lui avait laissé ces quelques heures pour se reprendre, il ne pouvait pas non plus l'abandonner à la douleur qu'elle affrontait. Ne sachant que trop bien où elle se réfugiait quand la vie devenait trop pesante pour elle, il ne lui restait plus qu'à pousser jusqu'à l'étang pour la ramener.

— Préparez la table pour le repas. Je repars, lança-t-il avant de sortir.

Depuis combien de temps Aila s'était-elle abîmée dans la contemplation des reflets de son étendue d'eau préférée ? Elle l'ignorait, indifférente au soleil qui avait poursuivi sa route dans le ciel. Tandis que les ombres du crépuscule tombaient progressivement entre les ramures des arbres, elle se tenait sur la berge, les bras refermés autour de son buste, plus pour se protéger du monde extérieur que de la température ambiante. D'ailleurs, existait-il encore une personne capable de réchauffer son âme gelée ? Pourquoi sa vie semblait-elle irrémédiablement en train de sombrer corps et âme, et elle avec ?

Le cœur étreint par le chagrin, lui revinrent en mémoire les dernières heures qu'elle aurait dû passer sur Terre, ces heures où, comme toujours, le sort avait décidé pour elle du chemin à suivre et, cette fois-ci, pour un destin irréversible. Quelle n'avait pas été sa surprise de découvrir

Aquiri dans cette grotte sombre au centre de laquelle devait se sceller son avenir, celui de devenir un Être ! Par les fées, un Être… Si, sur l'instant, elle avait dû expliquer leur nature ou même leur rôle, elle se serait sentie bien incapable de construire une réponse cohérente. Alors qu'elle était persuadée qu'Ils effaceraient les souvenirs de leur rencontre, elle les avait conservés presque intacts. Cependant, ceux-ci lui apparaissaient volatils, semblables à ceux qu'elle créait dans les esprits quand elle maîtrisait la magie ancienne : ils persistaient dans sa mémoire, mais se fondaient dans un halo confus si elle cherchait à les préciser. Bien sûr, Eux se définissaient comme de simples observateurs de l'univers, mais leur essence profonde restait un mystère et la raison de leur existence, encore plus… Sans l'intervention de la jeune Hagane auprès des Êtres, Aila aurait laissé derrière elle son humanité, sa vie de femme et de mère, et son histoire. Son cœur se contracta sous la douleur et une insupportable question fusa : aurait-elle été plus heureuse ainsi ? Quelques larmes perlèrent au bord de ses yeux pour la nième fois depuis le matin et, une fois de plus, elle ravala la peine qui la rongeait intérieurement, se sentant toujours plus perdue et dévastée…

Comment avait-elle pu tout endurer, consentir et continuer ? Toutefois, agirait-elle différemment aujourd'hui si tout recommençait ? De nouveau, les souvenirs affluèrent, comme celui de sa résignation lors de sa fusion avec l'Oracle. Dans un lieu obscur, au cœur des montagnes, quand le joyau bleu s'était incrusté dans sa chair, elle avait accepté cette orientation inédite de son existence, tandis que ses pensées s'égaraient aux limites de la conscience. Que de souffrance, que de renoncements et, heureusement, des amis pour lui permettre de revivre derrière l'abnégation extrême de sa vie. Et puis était advenu ce moment, si particulier, où la pierre l'avait quittée. Pourquoi ne l'avait-elle pas transféré à une

autre femme comme le voulait la tradition ? Où était réellement passé l'Oracle, alors ? Elle l'ignorait. En revanche, elle se rappelait parfaitement son réveil progressif dans la caverne, son corps nu étendu sur la roche froide, avec la sensation étrange de ne pas être elle, de se voir comme dans un lointain reflet. Rhabillée, elle avait regagné l'extérieur de la grotte, encore insensible à ce qui l'entourait. Bientôt, dans l'ombre qui recouvrait peu à peu l'horizon, ses yeux avaient balayé le paysage sans le reconnaître, avant de fixer une sente qui s'étirait en pente douce vers la vallée suivante. Son esprit s'était enflammé. Elle était en pays Hagan, qu'importait ! Elle possédait la certitude qu'au bout de ce petit chemin elle retrouverait l'homme qu'elle aimait et qui ne l'espérait déjà plus. Elle avait couru à toutes jambes, dévalant la route aussi vite que pouvaient la porter ses pieds légers. Puis, au détour d'un virage, elle avait identifié une silhouette masculine ramassée sur elle-même ; elle s'était arrêtée pour l'observer, croyant à peine à son bonheur, son cœur presque douloureux, frappant si fort dans sa poitrine qu'elle n'entendait plus que lui. Un bref instant, il avait levé les yeux, puis replongé sa tête entre ses doigts sans l'apercevoir. Ou, plutôt, sans la reconnaître, car, soudainement, elle en avait pris conscience, elle avait perdu son éclat… Plus de robe immaculée, plus de chevelure blanche et une peau dont la pâleur n'était que le reflet de la clarté lunaire. À pas de loup, elle s'était rapprochée, puis avait posé sa main sur lui, avant de croiser son regard incrédule, puis de revoir le sourire qui avait illuminé le visage de Pardon, la joie étincelant dans ses iris verts. Les paupières closes, elle frissonna en évoquant le moment où les bras de cet homme s'étaient refermés autour d'elle dans une étreinte à la fois douce et puissante, aussi enveloppante que la chaleur de son amour pour elle : il avait été et resterait à tout jamais la lumière de sa vie, son phare dans la nuit,

l'être qu'elle aimait plus que tout. Malheureusement, aujourd'hui, ce sentiment si profond ne suffisait plus à la rendre heureuse…

Pourtant, l'extraordinaire sacrifice d'Aquiri leur avait offert la chance de construire l'avenir auquel ils ne croyaient plus. Au début, tout était si merveilleux, si intense que leur existence future ne pouvait être que radieuse. Et elle l'avait été… Aila se remémora leurs premières années avec émotion. Après cette terrible lutte contre Césarus, le défi permanent que représentait chacune de ces heures, des jours paisibles, uniquement meublés par un quotidien sans surprises, avaient dispensé une saveur toute particulière, de celle que revêtait le temps que prenait un blessé pour guérir toutes ses plaies, celles du corps comme celles de l'âme… Chaque jour qui passait, elle avait apprécié sa vie tranquille de femme et de mère de famille, laissant dans l'ombre la combattante au point même de renoncer à l'évoquer. Peu à peu, devant sa détermination, les ultimes voix qui refusaient la disparition définitive de son inestimable talent avaient fini par s'éteindre et Aila avait cru que ce silence suffirait à effacer cet aspect si extraordinaire de son ancienne existence. Petit à petit, elle avait exploité d'autres de ses aptitudes, proposant son aide pour soigner par les plantes ou administrer les finances des châtelains. Elle s'était découvert l'envie de partager son savoir et dispensait ce dernier, au gré de la demande, en apprenant à lire, à compter, voire à écrire aux plus assidus du village, aux enfants comme aux adultes. Lorsque Tristan avait pointé le bout de son nez moins de deux ans après la naissance de Naaly, elle s'était sentie comblée, pensant avoir établi un juste équilibre entre ses activités et sa famille, satisfaite de ses journées bien occupées. Jusqu'à maintenant… Non, en fait, le début de ses problèmes datait d'un an plus tôt environ. Des doutes, des

interrogations, des regrets s'étaient immiscés dans son esprit, petit à petit. Naturellement, elle avait commencé par les ignorer, puis, comme ils devenaient insistants, par les repousser plus fermement ; ses efforts n'y avaient rien changé. Inlassablement, ils revenaient la hanter au point, à présent, de la déstabiliser totalement. Quand l'idée de mettre au monde un troisième enfant l'avait traversée, elle l'avait saisie comme la seule et unique solution pour combattre son mal-être. Mais ce bébé ne venait pas et, incapable de renoncer à lui, elle s'abîmait dans une succession de fausses couches, sombrant parallèlement dans une mélancolie de plus en plus profonde et inéluctable…

Elle mentait, elle se mentait, elle avait passé sa vie à se mentir… Si elle avait cru être heureuse durant toutes ses années, elle s'était trompée. Cette affreuse guerre l'avait amputée de la plus essentielle partie d'elle-même, la magie… Et, aujourd'hui, elle devait se l'avouer, vivre sans elle lui apparaissait insupportable. La douleur de cette disparition déferla dans son corps comme une blessure qui n'avait jamais guéri et Aila hoqueta. Cette fois, elle ne parvint pas à retenir une larme qui coula le long de sa joue. Malgré la présence des siens qu'elle adorait, chaque jour, elle se sentait plus vide, plus fragile, plus incertaine, et réalisait qu'elle arrivait au bout de sa capacité à résister à ce sentiment de perte comme à celui d'être incomplète… Mais pourquoi aujourd'hui ? Tant d'années à accepter son absence, et puis, soudain, son inaptitude évidente à surmonter ce manque. Pourtant, elle avait investi toute son énergie à vivre normalement et, finalement, ne s'en était pas si mal sorti… Cependant, à présent, submergée par une peine immense, ses sensations s'embrouillaient dans son esprit et juste persistait de façon de plus en plus obsessionnelle cet espoir

qu'elle ne maîtrisait plus, celui d'un enfant pour oublier sa douleur et effacer son chagrin.

Un profond sentiment d'injustice la traversa. Ne connaîtrait-elle donc jamais de répit ? N'avait-elle pas déjà suffisamment payé d'elle-même ? Pourquoi n'avait-elle pas droit à un bonheur simple, comme n'importe qui ? La réponse explosa dans sa tête : parce qu'elle avait été tout, sauf n'importe qui… Elle aurait pu mener une existence comme celle des autres si le sort ne lui avait pas joué un tour pendable. Un père détenteur des pouvoirs chamans, une mère descendante des fées, et elle, leur enfant, qui avait représenté l'unique personne susceptible de réunir ces deux puissances pour recréer la magie ancienne, la seule capable de contrer la malfaisance de Césarus. Chacune de ses facettes si particulières lui était devenue familière au point de se fondre avec elle, d'appartenir à son corps comme un nouvel organe, vital, dont, pourtant, elle se passait depuis presque quinze ans… Une deuxième larme glissa sur sa peau. Après la mort de l'empereur, cette exceptionnelle entité s'était éteinte peu à peu avant de disparaître définitivement, une fois l'Être maléfique, Dées, vaincue, non par elle, mais par Barou. Son père biologique avait donné son existence pour sauver la sienne, en un déraisonnable et ultime acte d'amour envers elle qu'elle regrettait toujours, se reprochant de ne pas avoir su le préserver de cette folie. Ainsi, son deuil avait été double… Parvenait-on à vivre au milieu des ombres de son passé, à se pardonner ses erreurs ou ses défaillances ? Aujourd'hui, elle n'y arrivait plus. Toutes ses fautes semblaient se succéder dans sa tête, lui renvoyant une image si négative d'elle-même qu'elle ne le supportait plus. Échouant à présent dans son rôle de femme ou de mère, elle créait même des tensions dans la cellule familiale. Elle se rendait totalement responsable de la rébellion quasi

incontrôlable de sa fille, particulièrement à son égard, du caractère effacé de Tristan et, plus encore, elle sentait le poids de la culpabilité peser sur ses épaules quand elle songeait au regard que Pardon posait sur elle dans lequel alternaient tristesse et lassitude. Son unique soulagement résidait dans le fait que ses enfants échapperaient à l'emprise de la magie et à ses effets secondaires, si troublants et déstabilisants… Mais, pour elle, tout était différent. Elle l'avait goûtée, absorbée, s'était donnée à elle sans retenue. Insensible, cette insaisissable entité s'était retirée, comme une vague qui déserte une plage à jamais, abandonnant tout ce qui y vivait à une mort certaine. Lorsque le quotidien devenait trop compliqué, une solution existait-elle encore pour renaître ?

Aila déglutit… Elle resserra un peu plus ses bras autour d'elle, cherchant dans cet acte un réconfort qu'elle ne trouva pas. Errys… Si, seulement son amie avait pu être à ses côtés en ce moment, elle l'aurait enveloppée de sa douce chaleur et, sans les faire disparaître, elle aurait juste rendu ses chagrins un peu moins lourds à porter. Que n'aurait-elle pas donné pour revoir toutes les fées, les tenir contre elle, ressentir l'émotion de leurs retrouvailles ? Dans une prière muette, elle tendit son esprit vers elles, consciente que son geste mental resterait inachevé sans la magie. Dans la pierre bleue de l'Oracle, ses sœurs adorées demeureraient enfermées pour l'éternité, dissimulées au cœur de la montagne hagane, loin d'elle, en raison de son incapacité à les sauver. Non ! Elle n'en pouvait plus ! Elle refusait de continuer ainsi ! D'un mouvement brusque, elle se redressa, son regard fixé au-delà des arbres qui lui cachaient l'horizon. Qu'était-elle prête à accepter pour revivre, à abandonner pour sortir de cet état végétatif, de cette souffrance qui l'anéantissait ? Comme une réponse à son désir, un vent

léger se leva et se propagea comme un frisson sur la nature. Quelques feuilles s'envolèrent et sa chemise blanche flotta autour de son corps. Sur l'instant, elle se sentit capable de reprendre son arme et de repartir au combat, puis elle cilla… Le souffle retomba aussitôt comme s'il n'avait jamais existé et le visage d'Aila se referma. Son kenda, son âme sœur, déserté par son pouvoir, lui aussi… L'exceptionnelle fusion qui les avait unis s'était volatilisée et il n'était plus que ce qu'il semblait être, un morceau de bois ordinaire qu'elle avait fini par ranger pour ne plus devoir en supporter la vue. Se rasseyant, elle se recroquevilla sur elle-même, la tête posée sur ses bras, de nouveau abandonnée par tout espoir…

Combien de fois avait-elle maudit cette magie qui la privait d'être simplement elle-même ? Pourtant aujourd'hui, sans elle, son cœur percé de toutes parts était brisé par une douleur quotidienne qu'elle ne parvenait plus à endiguer, entraînant dans son déclin un esprit qui errait sans jamais plus se retrouver. Pourrait-elle faire marche arrière ? Arriverait-elle à alléger cette ambiance familiale chaque jour plus pesante, à redonner des couleurs à sa vie ? Un bruit de pas l'avertit que quelqu'un approchait. Inutile de se retourner, elle savait qui venait la chercher. La confrontation la plus difficile de son existence allait commencer.

Tandis que Pardon s'avançait, son regard s'attarda sur la silhouette blanche de sa femme. Partant au petit matin, elle n'avait même pas pris la peine de s'habiller pour sortir, fuyant leur maison autant que sa présence… Enfin, elle leva son visage vers lui et, pour la première fois, il remarqua à quel point ses traits étaient tirés et combien ses yeux, ceints de larges cernes sombres, exprimaient une tristesse infinie. Son cœur se contracta ; il n'aurait pas dû l'abandonner, alors qu'elle avait tant besoin de lui.

— Je suis désolé, commença-t-il, alors qu'il s'asseyait à ses côtés.

— Non, Pardon, tu n'y es pour rien. Je suis au centre de tous nos ennuis et je ne sais même pas comment…

Sa phrase resta en suspens, elle ignorait comment la poursuivre.

— Je suis là, moi, lui souffla-t-il.

Elle émit un petit rire triste.

— Je sais… Mais le problème provient de moi, pas de toi…

S'abattit entre eux un silence qu'aucun des deux ne parvint à rompre pendant un long moment. Aila finit par reprendre :

— Tu dois te dire que je deviens folle…

Les mots qu'elle venait de prononcer flottèrent dans l'air, transperçant le cœur de Pardon. Comme souvent ces derniers temps, il ne trouva pas quoi répondre. Alors qu'il cherchait à passer son bras autour de ses épaules, il la sentit se raidir imperceptiblement et suspendit son geste, posant simplement sa main sur le sol derrière elle, tentant de conserver ainsi un minimum de contenance. Elle semblait déjà loin de lui, saurait-il la ramener vers lui ?

— Je ne le crois pas, Aila…

Elle déglutit.

— Si… Je deviens folle ou, si ce n'est pas tout à fait le cas, je m'en rapproche… Je n'ai plus, comme la première fois où j'ai pensé perdre l'esprit, de petites fées qui vont jaillir d'un livre pour me dire qu'elles en sont responsables. J'ai l'impression que ma vie dépend de cet enfant que mon corps me refuse et qu'à chaque nouvel échec un malheur un peu plus grand s'abattra sur nous…

— Pourquoi t'inquiéter ? Regarde autour de toi ! Sans la magie de nos amies, nous nous en sortons ! Il persiste bien quelques brigands pour arpenter nos forêts et détrousser les

promeneurs, quelques pluies diluviennes et bourrasques trop violentes. Mais qu'importe ! Souviens-toi de ce que tu disais et que personne ne pensait possible. Nous avons conçu des parades à tous les obstacles qui se sont dressés devant nous et, même si notre monde n'est pas parfait, il est le nôtre et nous ne courons plus le risque d'être envahi par un odieux tyran.

— Mais qu'en sais-tu ? s'exclama-t-elle en se relevant brusquement. Peut-être suis-je encore capable de percevoir ce que personne d'autre ne peut discerner !

Tournant le dos à Pardon, elle fut heureuse qu'il ne vît pas son visage se décomposer. Ses paroles venaient de lui échapper comme l'expression d'une réalité future qui s'était insinuée dans son esprit, implacable. De son côté, son mari frémit à cette idée. Son incroyable clairvoyance pourrait-elle détecter un nouveau danger sur le point de s'abattre sur Avotour ? Enfin, quand Césarus avait commencé ses invasions, même s'ils ne savaient pas tout de lui et principalement comment le contrer, tous se doutaient de la menace qu'il représentait. Existerait-il aujourd'hui un péril invisible à tous, sauf à elle ? Il aurait voulu la rassurer, mais, comme de plus en plus souvent, les mots qu'il aurait dû prononcer se dérobèrent. Il observa la silhouette d'Aila se découper dans l'ombre, elle restait celle de la combattante dont il s'était épris et son cœur n'hésita pas ; elle était encore celle qu'il suivrait au bout du monde, celle pour laquelle il donnerait sa vie… Il se redressa et se rapprocha d'elle. De son regard, il dessina le contour du visage d'Aila, s'attardant sur ses traits contractés. Désespérément, il chercha la façon de renouer le dialogue. Puis, soudain, entre deux rochers, un rayon de lumière moribond éclaira les pupilles de sa femme qui étincelèrent, lui révélant le feu intérieur qui couvait toujours en elle et que, pourtant, pendant toutes ces années,

elle avait enfermé comme une punition pour ses échecs. Cette découverte le consterna. Aila reprit la parole :

— Je vais partir d'ici…

Le cœur de Pardon s'accéléra, tandis que lui se figeait. Elle poursuivit :

— Je dois rompre ce cercle vicieux qui rend notre quotidien infernal. Si je reste près de toi, je ne penserai qu'à cet enfant que je ne concevrai peut-être jamais. Alors que, si je m'éloigne quelque temps de toi, je serai bien obligée d'y renoncer si tu n'es plus là pour lui donner la vie…

— Aila…

— Je ne peux plus vivre ainsi, ajouta-t-elle, suppliante. C'est au-dessus de mes forces… Je n'ai pas décidé où j'irai. Rendre visite à Aubin ou repartir à Niankor, Nestor m'accueillerait sûrement. J'ai encore besoin d'y réfléchir. Viens, rentrons à présent. Les enfants doivent nous attendre.

Mais Pardon ne bougea pas. D'une voix rendue dure par l'émotion, il répliqua :

— Et comment comptes-tu leur expliquer que le bébé que tu n'arrives pas à concevoir a plus de valeur qu'eux ?

Aila se retourna. Au début surpris, ses yeux se remplirent rapidement de colère.

— Ce que je compte leur expliquer ! Est-ce tout ce qui t'importe ? Je choisis, à mon corps défendant, l'unique façon acceptable pour survivre et toi, au lieu de penser à me soutenir, tu cherches déjà à les monter contre moi !

— Ce n'est pas vrai et tu le sais ! Mais tu n'es plus la Dame Blanche ! Je croyais que tu avais saisi que les décisions graves se prenaient ensemble et non plus comme si tu étais seule à trancher ! Pourtant, tu ne me demandes pas mon avis ! Puis-je émettre une objection ? Trouver une autre solution que tu écouterais ?

— Tu ne comprends rien…

— Et si c'était toi qui ne comprenais plus ?

Elle le fixa de ses yeux furieux, puis lâcha avec hargne :

— C'est dans la logique des choses puisque je suis folle !

Elle tourna les talons, tandis que Pardon, immobile, la regardait s'éloigner, partagé entre détresse et irritation. À quel moment s'étaient-ils perdus ?

Revenu à la maison, il découvrit Tristan en train de dessiner. Préoccupé, il s'intéressa à peine à lui et se contenta de demander :

— Où est Naaly ?

— Elle est sortie après ton départ.

Pardon serra les dents. Que faisait sa fille dehors à la nuit tombée, alors qu'elle était punie ? La colère fusa en lui immédiatement.

— Tu restes ici. Je vais la chercher. Mets la table en attendant mon retour.

— Bien, papa.

Tristan leva son regard vers lui, mais Pardon passa le seuil de la porte sans même lui prêter attention. Quelques mètres lui suffirent pour identifier la silhouette de Naaly, assise sur une barrière un peu plus loin ; il se dirigea vers elle, s'en voulant de l'avoir soupçonnée de nouveaux méfaits.

— Je n'aime pas te savoir dehors une fois la nuit tombée et j'aime encore moins penser que tu m'as désobéi.

— Je m'en doute, répondit-elle d'une voix morne, tu me l'as déjà dit… J'avais besoin d'air. Tu ne l'as pas ramenée ?

— Elle… Elle devrait nous rejoindre bientôt…

— Ah !… Vous n'êtes pas revenus ensemble.

— Je ne souhaite pas en discuter. Rentrons.

— Mais ça me regarde !

— Non. Si notre rôle de parents peut te concerner, le reste n'est pas ton affaire.

— Des parents ! Parlons-en ! J'ai une mère, moi ? C'est à peine si elle sait que j'existe encore !

— Cette période n'est facile pour aucun d'entre nous, mais rien n'est irrémédiable. Laissons au temps le soin de tout remettre en place…

Naaly s'enflamma :

— Tout ce à quoi elle rêve est ce fichu bébé dont je me moque totalement ! Je me tape déjà un frère insignifiant, je n'ai pas besoin d'un autre marmot sale et braillard à la maison !

Pardon cilla. Ainsi, Naaly était au courant… Naturellement. Comment avait-il pu songer qu'elle ne s'en apercevrait pas ?

— Je crois que tu n'as pas à te faire de soucis de ce côté… Ce marmot, sale et braillard comme tu le décris, ne vient pas et là réside une grande partie du problème…

— Tu rigoles ! Ce n'en est pas un !

— Naaly, tu vas trop loin ! Tais-toi, gronda dangereusement la voix de Pardon.

— Pauvre mioche ! Je le comprends ! Qui voudrait d'une mère à moitié folle ?

La gifle tomba sur la joue de Naaly dans un claquement qui résonna dans la nuit, aussitôt suivi par un silence mortel. La bouche grande ouverte, elle leva des yeux étonnés vers son père, les lèvres tremblantes. C'était la première fois… Jamais, avant cet instant, il n'avait jamais frappé un de ses enfants. Le timbre peu assuré, elle ajouta :

— Si tu savais ce qu'on dit sur elle…

D'abord troublé, le regard de Pardon se durcit.

— Depuis quand écoutes-tu les rumeurs que de mauvais esprits colportent ? reprit Pardon, impitoyable. Que dois-je penser de celles qui m'informent des agissements d'une jeune demoiselle plutôt accommodante avec la gent masculine ?

— Ce n'est pas vrai, murmura Naaly.

— Alors, si ces ragots-là sont faux, les autres ne sont sûrement pas plus justes. Comment peux-tu juger avec tant de certitude ? Quelles craintes dois-tu affronter chaque matin en te levant ? Nul danger ne plane au-dessus de ta tête, les seules décisions graves de ta journée consistent à choisir le moment le plus propice pour aller enquiquiner ton frère ou désobéir. Ce confort dans lequel tu te complais, tu le dois à ceux qui se sont battus pour ta liberté et dont ta mère a fait partie. À ton âge, sans parents, elle n'est parvenue à surmonter tous les écueils de sa vie qu'en raison de sa force et de son courage. Regarde-toi, Naaly, tu n'as pas la moitié de sa maturité, alors que tu joues la fille mûre et affranchie. Quelle prétention imbécile !

— Où était-elle quand la fameuse Dame Blanche repoussait Césarus ? Dès que j'essaie de parler avec elle ou toi de ce qui s'est passé là-bas, vous détournez la conversation ! Explique-moi… sinon, comment pourrais-je la voir autrement ? Je ne veux pas lui ressembler, papa. Moi, je suis une combattante, une vraie, et m'empêcher de participer aux joutes n'y changera rien, tu le sais bien…

La voix de Naaly se cassa. Pardon se tut, par peur de trop en dire… Ses enfants ignoraient tout des différentes vies de leur mère. Si le nom de Topéca et la légende de la Dame Blanche flottaient dans toutes les mémoires et donnaient lieu à des histoires à peine embellies par l'imaginaire populaire, personne ne leur avait révélé que ces personnages ne concernaient qu'une seule et unique femme, celle qu'il avait épousée. Plus que tout, Aila avait désiré les protéger de son passé comme de la magie. À présent, il se demandait si ces secrets intentionnels n'étaient pas devenus trop lourds à porter et peut-être inutiles. Cherchant désespérément comment inciter Naaly à plus de clémence, il s'aperçut qu'il devait également trouver des mots pour la rassurer, car il pressentait, derrière cette colère et cette dureté, un chagrin

diffus. La journée avait été rude pour lui et ses pensées, bien malmenées, s'organisèrent difficilement. Attirant sa fille dans ses bras, il fut plus que surpris quand elle ne lui résista pas. Il s'attendait presque à être repoussé, comme l'avait fait Aila, un instant plus tôt. La gorge serrée, il tenta une nouvelle approche.

— Tu ne l'as jamais vu combattre, Naaly, mais, si tel avait été le cas, tu l'aurais admirée. Elle possédait une dextérité toujours inégalée. Je me doute bien que cette affirmation va te sembler incroyable, mais elle restera à tout jamais mon héroïne…

La tête levée vers lui, l'adolescente le regardait avec attention, les sourcils légèrement froncés. Dans le faible éclat de ses iris verts, Pardon décela exactement le fond de sa pensée : son avis était faussé par les sentiments qu'il portait à sa femme et que, jamais, au grand jamais, sa mère n'aurait pu être confondue avec une héroïne, même de loin. Comme pour atténuer son opinion peu équivoque, elle demanda :

— Mais pourquoi ne ressemble-t-elle plus à rien alors ? Et pourquoi n'en parlez-vous jamais ?

Il soupira.

— Parce que cette époque de son existence est révolue et que je dois respecter son choix de ne plus aborder le sujet. Cependant, contrairement à toi, je connais les épreuves qu'elle a traversées et tous les sacrifices consentis. Comme moi, tu dois accepter le fait qu'elle ait voulu changer de vie. Elle n'est pas la première à avoir désiré laisser son passé derrière elle. Demande à ton grand-père quand il reviendra d'Avotour, il te racontera sa propre histoire qui ressemblera mot à mot à celle de ta mère. Personne ne peut ressortir indemne de tant de combats. Affronter la mort chaque jour, celle de ses amis ou la sienne, renoncer à exister pour se battre et repousser les adversaires. Crois-moi, Naaly, j'ai

connu ces épreuves douloureuses et en conserve les traces intérieures…

— Mais Papa, toi, au moins, tu ne t'es pas retranché derrière un quotidien morne !

Une nouvelle fois, Pardon soupira imperceptiblement. Sa femme n'expliquerait jamais à son enfant toutes les vies qu'elle avait vécues, toutes les souffrances qu'elle avait endurées, seule si longtemps avant, enfin, d'accepter de s'unir à d'autres. Comment faire comprendre à sa fille le cheminement d'Aila sans lui dévoiler la vérité ? Il reprit :

— Quelle activité préfères-tu aujourd'hui ?

— Combattre !

— Imagine maintenant que, demain, tu te blesses et que tu ne puisses plus te battre, que ce soit définitif, irrémédiable, qu'envisagerais-tu ?

— Que je me battrais pour continuer quand même !

— Non, tu n'as pas saisi, ce ne serait plus possible…

— Du tout ?

— Cette aptitude te serait enlevée à jamais.

— Ah !…

— Alors ?

— Je ne sais pas…

— Tu persisterais à te rendre au manège pour regarder les autres s'entraîner ? Tu caresserais les armes dont tu ne peux plus te servir ?

Naaly secoua la tête.

— Tu irais clamer partout ton chagrin ou tu l'enfouirais au fond de toi, pour ensuite, vivre avec son poids en toi sans le partager avec quiconque ?

Sa fille ne répondit pas.

— C'est pour cette raison que ta mère n'en parle pas, car les souvenirs qu'elle en conserve sont empreints de souffrance… En renonçant à évoquer son passé, elle a cherché à se créer une nouvelle existence, plus heureuse que

l'ancienne. Et elle a réussi, même si quelques failles sont apparues dernièrement. Rappelle-le-toi, Naaly. Tu lui reproches aujourd'hui de s'occuper des autres, mais combien de blessures a-t-elle soignées sur tes genoux écorchés ? Combien d'histoires t'a-t-elle racontées quand le soir tu étais trop agitée pour t'endormir sagement ? N'est-ce pas grâce à elle que tu en sais autant sur les plantes ? Je me souviens de ces après-midi pendant lesquels vous vous promeniez toutes les deux en forêt et dont vous reveniez, les joues rosies et vos paniers remplis de champignons, de baies, de fleurs. Sa vie, en plus de nous, elle la consacre à ceux qui sollicitent son aide. Tu fais partie de ces privilégiés qui ne s'aperçoivent pas de leur chance, car il faut avoir eu soif pour apprécier la valeur de l'eau. Tu sais lire, écrire, compter et tu t'en fiches. Mais ceux qui rêvent d'en apprendre plus, sûrement pas. Tu devrais écouter la façon respectueuse dont ils parlent de ta mère, plutôt que les propos de quelques imbéciles sans cervelle. Elle ne leur demande rien en échange de son temps et de son intérêt, mais eux cherchent par tous les moyens à la remercier par des attentions délicates. Repense au lapin de dimanche. Ce déjeuner délicieux, nous le devons à ce cercle de générosité qu'elle a créé autour d'elle, Pardon émit un petit rire, au point, parfois, de mieux remplir la marmite de la maison que moi !

Puis il redevint sérieux, sentant qu'il était parvenu à percer la carapace d'indifférence apparente de sa fille.

— Ceux qui ont tout méprisent facilement ceux qui ne possèdent rien. Cependant, quelle est leur force ? Que font-ils pour changer le monde ? Qu'ont-ils à donner aux autres ? Rien…

— Je suis désolée, papa.

— Moi aussi. Encore plus que toi, c'est certain…

Naaly afficha un léger sourire.

— C'est vrai, mais, bon, on va passer à autre chose, peut-être…

— La maturité viendrait-elle de te tomber enfin dessus par un incroyable coup du sort ?

— Mais je suis mûre ! protesta-t-elle.

— Allez, rentrons.

— Pour vérifier qu'elle est revenue à la maison ?

— Oui et pour m'assurer que Tristan n'a besoin de rien… Le pauvre, tout s'agite autour de lui et personne ne lui explique quoi que ce soit…

— Lui ! s'exclama-t-elle avec dédain.

— Naaly, ce n'est pas parce qu'il n'exprime rien qu'il ne ressent rien.

— De toute façon, il est niais…

— Et ce n'est pas parce qu'il n'aime pas combattre qu'il est niais. Nuance un peu plus tes jugements.

— C'est pour ça que je ne veux pas d'un autre mioche à la maison ! Un deuxième Tristan, ça ferait de trop…

— Tu oublies qu'il n'a pas encore quinze ans…

— Regarde, Ténèbe, treize ans et demi, trois têtes de plus que lui ! Il est aussi grand que moi !

Fatigué d'argumenter, Pardon puisa dans ses dernières réserves d'énergie pour lui répondre.

— Admets la diversité, Naaly. Elle est la source même de notre richesse… Si nous nous ressemblions tous, nous ne présenterions finalement que peu d'intérêt à nos propres yeux.

— Peut-être, mais lui, il est bien trop différent…

Naaly garda la suite de ses pensées pour elle, persuadée que son père n'en apprécierait guère la teneur. Tristan était le pire garçon qui pût exister en Avotour et elle était tombé sur lui : gringalet, silencieux, le visage fermé et sérieux, l'esprit d'un vieillard dans le corps d'un enfant ! Plus que tout, elle détestait ses iris noirs qui la transperçaient avec

autant d'intensité que ceux de sa mère, voire plus, et, ça, sans s'appesantir sur son incommensurable bêtise. Dès qu'il ouvrait la bouche, elle avait envie de mettre ses mains sur ses oreilles, car, obligatoirement, il allait l'énerver, à croire qu'il le faisait exprès ! Non, franchement, ce n'était pas le frère qu'elle aurait souhaité. Elle aurait préféré Ténèbe. Au moins, ils auraient pu s'entraîner ensemble. Malheureusement, sa taille le rendait un peu prétentieux à son goût et bien trop sûr de lui. Finalement, le mieux aurait été d'être unique ! Et voilà que sa mère voulait agrandir la famille… Par les fées, tant mieux si elle n'y arrivait pas !

Parvenu à la maison, le premier réflexe de Pardon consista à chercher Aila du regard. Devant l'âtre, sa femme tournait une cuillère en bois dans la marmite qui exhalait un délicieux fumet. Ses iris verts s'attardèrent sur elle, sur sa fine mèche blanche qui parcourait sa chevelure, son profil net, sa silhouette élancée. Puis ses yeux dérivèrent vers son fils, assis sagement à la table, les paupières baissées vers son assiette. Les paroles de Naaly lui revinrent en mémoire et il retint un soupir, encore un… C'était un garçon si étrange. Si le silence qu'Aila avait observé toute son enfance n'avait jamais occulté sa présence, celui de Tristan ressemblait plus à une absence, une absence de caractère, une absence de mots, une absence de vie… Pourquoi le nier, Tristan portait bien son nom, bien qu'il semblât plus terne que triste. Son cœur de père se serra. Il s'en voulait infiniment de ses pensées si désobligeantes à l'égard de son fils, si gentil et doux, qui ne causait nul problème. Il n'élevait jamais la voix, obéissait à toutes les demandes, devançant même les désirs, comme un être suradapté aux contraintes. Jamais la moindre rébellion ou le petit écart, sage, trop sage… Comme s'il devinait le sens de la réflexion de son père, son enfant leva son regard vers lui et Pardon se sentit transpercé par ses

prunelles si sombres, aussi noires que celles d'Aila… L'impression fugitive disparut quand Tristan rebaissa les paupières aussitôt. Malgré tout, un certain malaise persista chez Pardon ; il n'aurait pas apprécié que son garçon pût découvrir ses craintes intérieures, car il l'aimait tendrement, faisant tout son possible pour l'accepter avec ses différences évidentes, même quand elles le préoccupaient quelquefois. La table était mise. Tristan avait sûrement occupé son temps en attendant le retour de tous. Trop gentil, trop serviable, trop facile, songea Pardon. Chacun s'y installa et, les assiettes remplies, la famille se rassasia en silence.

La vaisselle faite et rangée, Naaly s'apprêtait à regagner sa chambre quand Aila la rappela. Obéissant à contrecœur, Naaly s'immobilisa à proximité de la porte, décidée à profiter du moindre moment de flottement dans la discussion pour s'éclipser discrètement. Une expression dure sur les traits, elle fixa la fenêtre, focalisant son attention à distinguer ce que la nuit avait englouti dans son ombre. De son côté, Pardon resta debout, près de la cheminée, le visage grave. Le regard d'Aila erra sur ses enfants, sans capter celui inquiet de Tristan et sans s'attarder sur celui glacé de sa fille. Avec courage, elle se lança :

— Un constat honnête s'impose ; particulièrement depuis peu, mon attitude perturbe largement l'équilibre familial. Cette situation ne doit plus s'éterniser. J'en ai discuté avec votre père, je projette de rendre visite à Aubin ou à Nestor, je ne sais pas encore. Cet éloignement provisoire me permettra de comprendre ce qui m'arrive et, pour vous, de vivre dans une ambiance apaisée. De quoi nous amener à prendre un peu de recul pour mieux nous retrouver ensuite.

Aila croisa le regard de Naaly qui flamboyait de rage. Cependant, cette dernière n'eut pas le temps de laisser

éclater son désaccord, car son frère la devança, surprenant tout le monde :

— Maman, ton départ ne résoudra rien…

Étonnée par sa réplique, Aila l'observa, tandis que la colère qui couvait chez Naaly se retourna immédiatement contre le garçon.

— Qu'est-ce que t'en sais, toi ! Faut toujours que tu dises n'importe quoi ! C'est peut-être une bonne chose qu'elle dégage puisqu'elle en a envie ! Bon débarras !

Tristan baissa le regard, à nouveau effacé. Les sourcils foncés, ses yeux fixés sur sa fille, Aila s'adressa à elle :

— Il a autant le droit de s'exprimer que toi. Et, en matière de bêtises, je doute de sa capacité à en faire plus que sa sœur…

Naaly serra les dents, fulminant visiblement avant d'exploser :

— Alors moi, je vais te dire ce que j'en pense ! J'ai hâte que tu partes et que tu ne nous pourrisses plus la vie avec tes stupides obsessions ! Le plus vite sera le mieux !

Aussitôt, elle tourna les talons et claqua la porte, son emportement cédant la place à un silence pesant. Un sourire triste s'afficha sur le visage d'Aila.

— Bon. En voilà au moins une qui accepte ma décision avec… philosophie. Je crois que la discussion est terminée. Je monte me coucher.

Au passage, elle ébouriffa la chevelure drue de son fils, et ajouta dans un murmure juste audible pour lui :

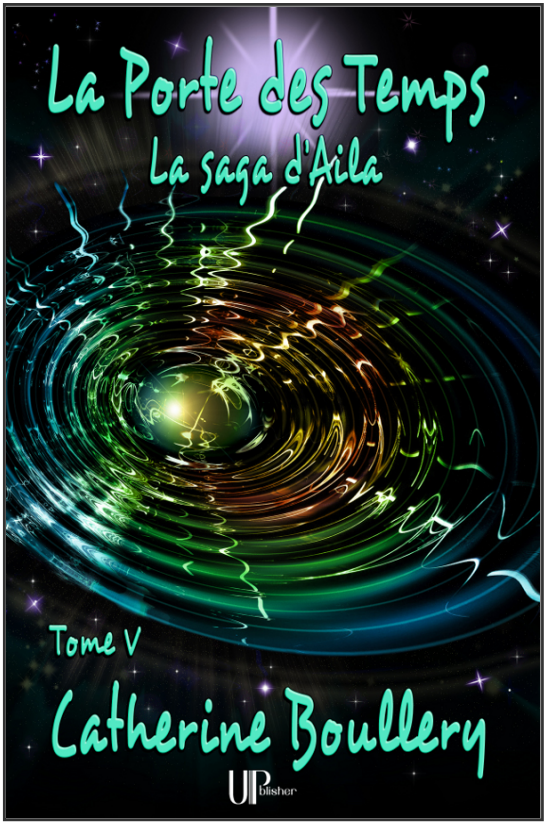
— Tout se passera bien, je te le promets…

Elle regagna sa chambre, sans prêter attention au regard insistant de Tristan fixé sur elle. La porte refermée, elle s'y adossa, le cœur battant ; elle avait perçu tant de haine dans la tirade de Naaly que cette découverte la blessait au plus profond d'elle-même… Une cloche plus tôt, alors qu'elle rejoignait la maison, elle avait entendu une partie de

l'échange entre elle et Pardon. Elle s'était figée un instant, meurtrie par la violence des sentiments que Naaly nourrissait à son égard. Jusqu'à présent, elle avait mis sur le compte de l'adolescence leurs différentes altercations qui, finalement, n'allaient jamais très loin. Bien sûr, elle était consciente d'avoir progressivement abandonné sa gestion délicate à son mari, songeant que l'intérêt de sa fille pour les combats l'amènerait à se soumettre plus facilement à Pardon. De cette façon, elle avait établi une paix relative en évitant de se confronter à elle trop souvent. Et, pourtant, l'animosité de Naaly à son égard n'avait cessé de croître et, à présent, éclatait au grand jour, portée par une férocité qui la bouleversait. Jamais elle n'aurait cru que leurs désaccords ponctuels possédaient une origine plus profonde. Méritait-elle un tel mépris ? Avait-elle été une si mauvaise mère ? Se glissant dans le lit froid, elle se recroquevilla sur elle-même, tentant de repousser toute pensée. Lorsque Pardon s'allongea à ses côtés, elle ne bougea pas, désertée par le courage d'affronter qui que ce fût, même l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde…

Aila va-t-elle se résoudre à quitter sa famille ? Pardon trouvera-t-il les arguments pour la retenir ? Tristan parviendra-t-il à surmonter ses craintes ? Naaly changera-t-elle son regard sur sa mère ? Pour connaître les réponses à toutes ces questions, revenez vite sur la fiche de l'œuvre, mettez-la dans votre panier et téléchargez cet ebook.

Catherine Boullery vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture.



N° ISBN: 978-2-7599-0225-5

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com